

Frédéric Cossutta

## Des *Idéalités mathématiques* aux idéalités philosophiques

« Le sérieux se manifeste dans  
l'urgence d'avoir à déchiffrer ».  
*Penser avec Desanti*, p. 18

En façon d'hommage<sup>1</sup>

Le point de départ de ma réflexion est lié à l'intérêt personnel que j'ai accordé aux travaux de Jean-Toussaint Desanti. Entré à l'École Normale Supérieure de St. Cloud en 1970, j'ai cherché qui aurait bien pu diriger le mémoire de maîtrise (puis la thèse d'Etat) que je voulais consacrer aux problèmes épistémologiques posés par l'investigation des méthodes d'analyse des textes philosophiques. Voulant dégager celles-ci de l'histoire de la philosophie traditionnelle comme du textualisme (structuraliste) ou du réductionnisme, (fut-il sophistiqué à la façon d'Althusser ou Lacan), je me demandais si les outils proposés par l'analyse du discours, par les linguistiques de l'énonciation ou la pragmatique, permettraient de renouveler les modes d'investigation de ce type de discours.

Le caractère iconoclaste de mon projet a trouvé chez Desanti, dont je commençais à suivre les cours à l'École puis à la Sorbonne, un accueil qui ne s'est jamais démenti et dont j'ai compris seulement après coup les raisons. Une des moindres raisons qui l'a fait accepter de diriger mon travail était peut-être le fait que ce dernier s'enracinait dans une interrogation proprement philosophique qui s'alimentait au mot d'ordre qui clôt le livre de Cavailles, *Sur la logique et la théorie de la science* :

Il n'y a pas de conscience génératrice de ses produits, ou simplement immanente à eux, mais elle est à chaque fois dans l'immédiat de l'idée, perdue en elle et se perdant avec elle et ne se liant avec d'autres consciences (qu'on serait tenté d'appeler d'autres moments de la conscience) que par les liens internes des idées auxquelles celles-ci appartiennent. Le progrès est matériel ou entre essences singulières, son moteur l'exigence de dépassement de chacune d'elles. Ce n'est pas une philosophie de la conscience mais une philosophie du concept qui peut donner une doctrine de la science. La nécessité génératrice n'est pas celle d'une activité mais d'une dialectique<sup>2</sup>

Le caractère énigmatique de ces lignes et leur ambiguïté même a ouvert des horizons de réflexion pour une génération de philosophes, Desanti lui-même s'inscrivant dans cette

---

<sup>1</sup> Je remercie vivement l'Association de m'avoir sollicité pour ce texte et tout particulièrement Hourya Benis qui m'a donné l'occasion de reprendre un projet envisagé de longue date, en attente et différé perpétuellement, celui d'écrire sur la conception que se faisait J.T. Desanti de l'analyse et de la lecture des textes philosophiques. Ses encouragements et son attention bienveillante m'ont stimulé et conforté dans le sentiment que la question que je me posais était pertinente et pouvait trouver un commencement de réponse. Les délais impartis étaient très courts et mon choix de poursuivre le fil de cette investigation le plus loin possible donnent à ce texte une allure programmatique et aux hypothèses proposées un caractère risqué sur certains points, ce qui me fait envisager une investigation ultérieure plus richement étayée.

<sup>2</sup> Paris, Presses Universitaires de France, p. 78. Toutes les références à ce texte seront données dans cette pagination qui est reprise dans les éditions ultérieures.

fidélité au mot d'ordre de Cavallès<sup>3</sup>. Il n'est pas étonnant que, jeune chercheur s'interrogeant sur les médiations permettant d'appréhender la question « qu'est-ce que penser ? », j'aie suivi les mêmes indications, avec certes une inflexion qui aurait pu s'inspirer d'une remarque faite par Cavallès quelques pages plus haut lorsqu'il souligne « l'importance des recherches historiques » : « Dans ce sens, dit Fink, la phénoménologie devrait s'appeler *archéologie* »<sup>4</sup> (op. cit., p. 76, je souligne). Il était alors normal que je m'intéressasse à la façon dont Desanti traitait lui-même la question de la lecture de la philosophie, dans le prolongement de son intérêt pour la textualité mathématique. Mon interrogation ne portait pas sur la façon dont il pratiquait la lecture devant nous sur Husserl ou Bachelard. Nous étions trop attentifs à l'auteur visé et moins à la façon dont il était thématiqué, n'était la particularité de la voix, du ton adopté, du rituel de lecture qui se déroulait devant nous. Le « personnage » Desanti rendu familier par les photos qui en font une icône représentative d'un certain type de philosophicité, avec la pipe et l'éthos félin, n'en était pas encore un pour nous. Mon intérêt ne portait pas non plus sur son point de vue général concernant la définition et les fonctions de la philosophie mais plutôt sur la façon dont il pensait le mode de textualisation de l'activité philosophique. Or de ce point de vue j'étais à la fois intéressé et déçu, pour des raisons que j'ai comprises bien plus tard, en lisant par exemple *Un destin philosophique*, alors que j'avais déjà entre temps élaboré ma propre réflexion, et c'est au moment très différé de ma soutenance de Thèse d'état que nous avons pu échanger sur ces questions.

Pourquoi dans le sillage des *Idéalités mathématiques*, Desanti n'a-t-il pas développé une théorie des idéalités philosophiques ?

D'une certaine façon, on peut dire que Desanti l'a tentée et au moins esquissée, comme en témoignent les séminaires des années 70-80. Il a proposé effectivement une explicitation des conditions d'analyse des « corps de texte » théoriques en cherchant à spécifier ce qu'il en est pour la philosophie. Il s'est intéressé à la question des systèmes comme en témoigne les titres de certains séminaires : « Science et idéologie. Constitution des systèmes théoriques » (Séminaire de maîtrise en Sorbonne de 1971, salle Cavallès), « Qu'est-ce qu'un système de pensée ? ». (Conférence de DEA du début de 1976). Bien des années après, en 2000, il m'avait assuré avoir rédigé un texte sur les systèmes philosophiques et s'était dit prêt à me le confier, mais cela ne se fit<sup>5</sup>.

Pour autant, à ma connaissance, ces analyses n'ont pas donné lieu à une élaboration complète qui aurait eu pour titre par exemple *Les idéalités philosophiques*, ou bien elles ont été intégrées partiellement aux réflexions sur l'épistémologie.

Pour comprendre les raisons pour lesquelles cette tâche, qui pouvait sembler une extension logique du travail déjà effectué sur les mathématiques, n'a pas réellement abouti sous cette forme, il faut bien prendre acte du fait que les développements de son itinéraire intellectuel, dans les années 80, l'ont conduit à déplacer la question. Il a reformulé sa conception de la

---

<sup>3</sup> Voir par exemple : « Le langage des idéalités », Entretien de J.T. Desanti avec M.A. Sinaceur, dans *Hommage à Jean-Toussaint Desanti*, Ed. T.E.R., 1991, p. 21. Cette référence à Cavallès est déjà présente dans la conférence faite à la Société française de philosophie de 1972.

<sup>4</sup> Archéologie foucauldienne, grammatologie ou déconstruction derridienne, philosophie du style selon Granger, herméneutique Ricoeurienne, lectures symptomales liées à Althusser, philosophie analytique à la façon de Ryle, les directions étaient nombreuses pour qui cherchait des méthodes et des analyses de la philosophie, autant de stimulations et aussi d'obstacles pour qui voulait expliciter et fonder les conditions de possibilité conquises sur leur propre impossibilité d'une « analyse du discours philosophique ».

<sup>5</sup> Je suis à la recherche de ce texte et d'autres traces de ces cours en vue de publier éventuellement un volume d'inédits sur cette question dans la collection « Le discours philosophique » que je dirige chez Lambert-Lucas. Je remercie H. Benis, P.F. Moreau, D. Wittmann et J. Sédat d'avoir répondu à mes sollicitations et je reste ouvert à toute suggestion ou proposition d'aide : [cossutta.frederic@wanadoo.fr](mailto:cossutta.frederic@wanadoo.fr)

lecture des philosophes en réintroduisant un sujet-lecteur que le renoncement au transcendantal l'avait conduit à écarter, un sujet qui, cette fois, n'est plus un sujet de conscience transparent mais un sujet dense qui joue de l'opacité du corps, de l'altérité de la temporalité et des résistances du texte. Ce sujet en première personne est singulier, indexé à son nom propre et à sa vie, puisqu'il est mis en scène dans l'écriture et dans le style du récit autobiographique, comme s'il n'était plus possible d'envisager de restituer les articulations entre philosophèmes et activité philosophique sur un mode objectivé, une « inquiétude », entre temps, ayant cassé ce mouvement<sup>6</sup>.

Je voudrais essayer de comprendre pourquoi cette voie d'une analyse de la discursivité philosophique n'a pas été plus explorée au moment où il quitte les fondamentaux husserliens tout en en gardant quelque chose du style d'analyse phénoménologique<sup>7</sup>, et pourquoi le retour de la question de la lecture s'est opérée dans les années 70-80 par la médiation auto/biographique.

## **I. Transposition des outils d'analyse de la *mathesis* vers la textualité philosophique**

### **1. Pourquoi pouvait-il sembler naturel, de la part de Desanti, de procéder à l'extension des modes d'analyse développés à propos des idéalités mathématiques vers la philosophie ?**

Mon hypothèse est que, de droit et de façon cohérente, la conception de la textualité acquise à partir de l'étude de la *mathesis* semble pouvoir être généralisable à tout « système de pensée ». Mais de fait ?

#### **• De la *mathesis* à la textualité en général**

Cela semble tout à fait clair et se trouve quasi explicitement indiqué dans la conférence faite à la Société française de philosophie qui suit la parution des *Idéalités mathématiques* (séance du 27 novembre 1971). Le choix assumé consistant à se placer au cœur des mathématiques et non plus dans les surplombs institués par la philosophie des sciences suppose de déterminer la nature des observables. Le travail de décapage opéré par Cavailles conduit Desanti à congédier aussi bien la psychologie de la découverte scientifique, le sujet transcendantal, l'univers des essences, qu'un sol originaire antépédicatif<sup>8</sup>. Il privilégie la *textualité* comme le lieu même d'appréhension des opérations à l'œuvre dans l'activité mathématique pour autant qu'elle ne peut se développer en dehors d'un mode d'inscription et de transmission qui est une écriture symbolique. La conférence parle « d'énoncés de statut mathématique » (p. 3), il s'agit d'examiner un « corps d'énoncés » ; « Une seule voie, semble-t-il, nous demeure ouverte : examiner les corps d'énoncés (les "textes" effectivement produits) ». Il parle un peu plus loin d'intertextualité. (p. 18).

Or il ne va pas de soi de considérer les mathématiques comme la trace d'une écriture livrant des énoncés dont la signification dépend d'une reconstruction, d'une réécriture effectuant

---

<sup>6</sup> Robert Sasso relève avec beaucoup de pertinence le nombre important d'occurrences de ce terme dans les écrits de Desanti et notamment dans *Un destin philosophique*, dans « Texte philosophique et inquiétude de la pensée », *J.T. Desanti, une pensée et son site*, Textes réunis par Georges Ravis-Giordani, Hommages, ENS Editions, Paris, 2000, p. 37-62.

<sup>7</sup> Sur cette question voir E. Rigal : « Pour une redéfinition de la charte rationnelle : Desanti en dialogue avec Husserl », dans *Penser avec Desanti*, Sous la responsabilité de Dominique Pradelle, François-David Sebbah, Editions T.E. R., 2010, p. 133-158.

<sup>8</sup> P. 15, « Réflexions sur le concept de "mathesis" », séance du 27 novembre 1971, Bulletin de la Société française de Philosophie, t. LXVII, Paris, Librairie Armand Colin, 1972, reproduit dans *La philosophie silencieuse*, p. 196-218. Je le cite dans l'édition originale.

qui, à la fois, repère les indices d'effectuation de sens et doit tout autant les bousculer et les réagencer pour en comprendre l'organisation. C'est indirectement se référer à une *matérialité des productions discursives* située dans un plan d'immanence spécial qui permet d'éviter à la fois l'écueil idéaliste d'un ciel d'objectités constituées qu'il n'y aurait plus qu'à dévoiler, et l'écueil de la réduction contextualiste à un pôle d'unité productrice, qu'il soit un sujet transcendantal ou une formation sociale (matérialisme marxiste).

Faire le choix d'une textualité dont l'analyse est suspendue à cette double clause engage un certain nombre de conséquences puisqu'il faut bien tout de même trouver un centrage et un noyau générateur pour rendre compte des ensembles théoriques.

Le statut ontologique des objets comme de ses producteurs n'est donc plus l'enjeu majeur, même si la question reste en suspens. Il ne s'agit cependant pas d'effectuer un simple relevé formaliste des structures de ces énoncés, de ces *mathemata* mais de comprendre la production, puis la régulation et les contrôles qui rendent possible l'extension d'une région d'objets déterminée. Ces énoncés ne sont pas dispersés arbitrairement mais s'enchaînent selon des configurations où ils acquièrent un sens opératoire sous un principe d'unité. Ils dépendent d'un « noyau générateur » (« le lieu du procès réglé producteur des *mathemata* »), p. 9) et « d'un noyau régulateur » (« L'exigence du détour témoigne ainsi pour l'insertion du geste mathématique dans un champ normé où se constitue leur enchaînement et où se raffinent les moments de leur apprentissage. Dans ce champ, nous venons de le vérifier (*sur le théorème 2 du livre XII d'Euclide*) fonctionne un noyau régulateur » (op. cit., p. 9, j'introduis la parenthèse en italiques). Cette instance est ici nommée *mathesis* : « Nous appelons *mathesis* le mode de fonctionnement du système réglé et explicite des procédures de production et de contrôle qui assurent les admissions d'objets et d'énoncés, équilibrent et enchaînent les champs opératoires, organisent les corps de propositions en systèmes compatibles, et, dans les limites ainsi fixées, en règlent l'indéfinie reproduction » (p. 12).

On pourrait tout à fait substituer à *mathesis* un terme désignant la philosophie comme un agir fait de gestes discursifs<sup>9</sup>, s'il existait un terme permettant de construire un doublet portant une distinction comparable à celle qui différencie *mathemata/mathesis*. Tout en définissant d'entrée de jeu, en début de conférence, les énoncés sur lesquels il se propose de travailler, (un théorème d'Euclide), Desanti donne une indication qui en étend considérablement la portée : il précise qu'il s'agit d'un « travail d'analyse objective sur *tout* corps de texte » (p. 4). Je souligne « tout » pour indiquer que l'extension au-delà du mathématique est formellement indiquée ici et laisse penser que la philosophie pourrait être susceptible du même traitement.

• *Unité ou pluralité des champs discursifs des mathématiques et de la philosophie ?*

On pourrait objecter que la philosophie ne relève pas du même régime de signification et qu'elle ne présente pas l'aspect unifié des mathématiques. Effectivement, Desanti soulève lui-même la question préalable de savoir si la *mathesis* est une, est « dotée d'une unité constitutive » ou si elle est plurielle, et il répond de façon dubitative.

Selon moi, les doctrines philosophiques construisent leur inter-incompatibilité sous l'espérance d'une unification du champ spéculatif (toujours provisoire, toujours manquée) et, de façon positive, il est impossible de répondre à la question de leur unité (quand bien même elles se représenteraient sous les auspices de la pérennité : *philosophia perennis*). Plus loin

---

<sup>9</sup> La question que se pose Desanti ici est la même que celle qui préoccupait Foucault et je trouve certaines analogies, certes un peu lointaines dans le style et les objets, dans leur façon de résoudre le problème. Foucault pense le schème d'unification sous la catégorie d'epistémè, bien plus large que la catégorie de *mathesis* et la définition du schème générateur suppose de faire du « discours » l'instance qui distribue les effets de vérité sur les énoncés par le jeu de « régularités discursives ». *Les mots et les choses* est paru en 1966, *L'archéologie du savoir* en 1969.

dans le texte Desanti fait allusions aux deux hypothèses de travail qu'il est nécessaire de mettre en œuvre pour explorer la *mathesis* : la recherche d'« indices d'unification » et la recherche d'« indices de fracture » et l'on voit en philosophie également de tels moments. Mais une différence d'insistance permettrait sans doute de différencier les mathématiques de la philosophie. Les mathématiques se caractérisent par le privilège accordé, au-delà des indices de fracture bien présents, à l'unification d'un champ en voie de perpétuelle recomposition par la production toujours recommencée d'un plan d'immanence qui réagence leurs constituants dans un langage englobant, au moins à titre provisoire, en fonction du degré de traductibilité d'un langage formel dans un autre.

La philosophie, ou plutôt les philosophies (notons le singulier qui masque la pluralité irréductible des doctrines alors que « mathématiques » s'est dit au pluriel là même où l'on a observé l'unité) visent explicitement l'unification du champ par réduction à une singularité (doctrinale) qui prétend valoir, en tant que totalité systématique, pour le tout de la philosophie. Les philosophies procèdent par saturation de ce champ et annulation des multiplicités doctrinales concurrentes, avec pour prix de les reconduire dans leurs prétentions puisqu'elles se voient toujours destituées dans leur ambition à valider universellement leurs énoncés de thèse. Ceci explique le paradoxe d'une historicité pensable pour l'abstraction mathématique alors que les philosophies se constituent dans une étrange transtemporalité, celle des panthéons qui maintiennent en coprésence simultanée des doctrines contradictoires, qui ne peuvent se voir unifier que négativement sous le régime de l'incompatibilité sceptique ou sous le régime de la compossibilité éclectique. C'est aussi la source ambiguë de la fécondité philosophique. Les schèmes spéculatifs ont la propriété de se voir réactivés et rendus opératoires dans des champs chronologiquement et théoriquement disjoints, avec pour conséquence d'alimenter le doublon mythique récurrent qui accouple la mort de la philosophie à sa contrepartie de résurgence phénixienne. Ainsi, on pourrait soutenir que si unité il y a, le principe d'unification n'en est pas d'ordre positif, mais de l'ordre du négatif, comme si la philosophie devait, pour surgir et s'auto-produire, conquérir son effectivité sur la prise en compte de sa propre impossibilité.

En effet, la philosophie n'est ni dans les systèmes ni dans les œuvres mais dans le mouvement, l'activité qui les pose et les dépose en permanence, les produit et les réactive. Façon de dire que le noyau générateur, ici, (tout comme le noyau régulateur qui règle les extensions, les changements de plan, les reconfigurations doctrinales ou les ruptures) relève d'une époque, d'une suspension et induit une variation réglée avec pour effet une « eidétique » négative. Façon de dire encore que *la nature dogmatique des dogmata philosophiques trouve sa source paradoxale dans une matrice sceptique*. À ce propos, rien ne nous empêche de formuler l'hypothèse d'un retournement sceptique de la phénoménologie husserlienne qui, débarrassée du transcendantal et de l'égologie grâce, entre autres, à Cavallès et Desanti, offrirait sur un mode aphopatique l'occasion d'une contre-aphopatique. Mais on s'éloigne ici de la démarche de Desanti qui, en énucléant la phénoménologie husserlienne de son égologie et de sa facture transcendantale, tenait, (jusqu'à un certain point, celui d'un rebroussement et un nouveau déplacement dans les textes ultérieurs) à en garder l'horizon et le style comme méthode d'analyse de la textualité mathématique, voire, philosophique.

#### - Des énoncés à l'énonciation

Il eût été également envisageable, à ce point du parcours, de suivre une autre piste pour trouver le terme absent sur la place vide de *mathesis* à côté de *mathemata*. Que pourrait-on associer à « philosophème » si l'on y voit ce qui nomme un énoncé philosophique, pour désigner l'acte qui le thématise ou le « paradigmatiser » ? Le doublet énoncé/énonciation aurait permis de développer l'articulation entre le sens posé et le sens posant, distinction

fonctionnelle et non réifiable, à condition de ne pas considérer l'énonciateur comme une instance ontologiquement substantialisable mais comme un foncteur associé à des places. Le rapport entre énoncé et énonciation, dans le cadre d'une théorie générale de l'énonciation, aurait permis de rapporter la source productrice des corps d'énoncés à une instance nouvelle, de l'ordre de l'agir, d'une activité. Mais Desanti ne s'intéresse pas tant au processus langagier de production qu'aux conditions d'une réeffectuation du mouvement d'engendrement, de genèse et de développement, ce qui conduit à privilégier la question de la lecture plus que celle de l'écriture. Peut-être, à sa décharge, peut-on observer que les conceptions structuralistes et saussuriennes, les développements de la lexicologie statistique, et l'émergence dans le champ intellectuel français de l'époque des approches encore rudimentaires d'analyse du discours (que l'on songe aux articles de Harris) n'encourageaient pas une telle démarche. Pourtant, il connaissait Culioli, et le premier tome des *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste a été publié en 1966. L'article intitulé « L'appareil formel de l'énonciation », qui certes n'est repris dans le deuxième tome qu'en 1974, est paru dans la revue *Langages* en mars 1970. J'ignore si Desanti connaissait ces théories, mais on peut supposer qu'entre les travaux de Michel Pêcheux d'un côté<sup>10</sup> et de l'autre les conceptions de Benveniste qui risquaient de réintroduire une forme de subjectivité non contrôlée, la voie proprement linguistique ou discursive n'était pas envisageable.

## **2. Pourtant la voie d'une analyse du discours philosophique est indiquée comme une exigence. L'épistémologie, comme discours de relève, se doit lui aussi d'être relevé...mais par quoi ?**

### *• L'épistémologie comme discours de relève ultime ?*

Lorsque Desanti fait un retour réflexif, à cette époque, sur le statut discursif de sa propre méthode d'investigation, il établit que le type de discours requis pour analyser cette textualité mathématique n'est pas une « théorie de la science ». Une fois relativisée la tentation de le nommer « épistémologie » comme dernière instance de relève ou de reprise des discours scientifiques, il reste comme une possibilité de l'inscrire dans le cadre d'une analyse du discours philosophique.

Je me réfère au mouvement de pensée effectué de façon très minutieuse dans le texte intitulé « Rapport traditionnel des sciences et de la philosophie »<sup>11</sup>. Le titre du recueil d'articles inauguré par cet inédit ne précise pas si *La philosophie silencieuse* dont il est question est réduite au silence par son incapacité à penser la science dans la diversité de ses modes d'intégration traditionnelle ou si, au contraire, elle doit faire d'un certain silence ou d'une certaine « inquiétude » un moyen salutaire pour assumer une parole qui, certes, aurait renoncé au ton prophétique ou apocalyptique qui fondait naguère le rôle que la philosophie se donnait vis à vis des sciences, mais s'instaurerait légitimement désormais d'avoir adopté un ton plus confidentiel et intersubjectivement situé, ce qui traduit exactement la forme d'élocution orale qui caractérisait Jean-Toussaint Desanti dans les conversations ou même les cours. Le sous-titre, *Ou critique des philosophies de la science*, ne dit pas si cette critique est non pas seulement destructrice des prétentions fondatrices, mais est aussi à prendre en un sens kantien qui supposerait d'explicitier les conditions de possibilité d'une rationalité discursive qui aurait intégré la conscience de ses propres limites.

### *• Le risque : entre circularité et régression à l'infini*

---

<sup>10</sup> *Analyse automatique du discours* est publié en 1969.

<sup>11</sup> Chapitre inédit en tête du recueil *La philosophie silencieuse ou critique des philosophies de la science*, Paris, Editions du Seuil, 1975.

C'est une question épineuse. Quelle est la nature du discours porté sur la *mathesis*, s'il n'appartient pas à celle-ci mais à un degré supérieur d'explicitation qui est thématisé par Desanti dans l'articulation de niveaux langagiers dont l'épistémologie semble dans un premier temps le niveau de relève accompli. Si l'épistémologie peut jouer le rôle d'un discours support permettant d'explicitier les opérations et les renvois d'indications analysés à même le texte mathématique, éventuellement dans celui d'autres sciences ou même de segments textuels où la séparation entre science et philosophie n'a pas de validité comme dans la *Physique* d'Aristote, le peut-elle à l'égard de la philosophie dont elle serait la relève ? Et si les strates de métalangue (différentes des niveaux du langage objet lui-même étagé en strates métalinguistiques propres aux formalisations logiques et axiomatiques) s'étagent sans fin, peut-on clore ce jeu sans fin des métathématisations ? Il s'agit de penser la formalité des opérations qui règlent la formation, l'extension, les transformations de la *mathesis*. L'étagement est-il en droit sans limite, ou faut-il faire intervenir un cran d'arrêt dans une langue qui serait le lieu d'une totalisation et d'une explicitation intégrale des plans dégagés et des gestes opératoires qui y agissent ? Le projet hégélien n'est plus à l'ordre du jour, (il reste dans les écrits de cette époque tout de même l'idée de « structure d'unification »), mais si l'on se décale d'une perspective de totalisation absorbante où la philosophie jouerait le rôle de Savoir Absolu, vers une tentative en apparence plus modeste (le projet husserlien) mais qui ne renonce pas à la description des effectuations tout en jouant le jeu fondationnel par dégagement d'un sol originaire, on peut espérer une clôture par la philosophie. Mais si le projet post-husserlien est caduc, quel est le statut du discours de reprise ?

Dans « Le rapport traditionnel des sciences et de la philosophie » le mouvement de destitution de cette possibilité de clôture fondationnelle est nettement dessiné. La lecture des distinctions ontologiques produites dans *Logique formelle et logique transcendantale* de Husserl est à même d'articuler efficacement des niveaux de discours : « Deux disciplines pures et aprioriques se dégagent comme objet thématiques authentiques, chacune désignée sous le nom d'ontologie formelle. Cette distinction acquise, on serait tenté de penser que la voie d'une théorie de la science est toute tracée » (op. cit., p.86). Il n'en est rien et Desanti ici ne se contente pas de reprendre l'argumentation développée dans la fin de son livre par Cavailles contre Husserl mais la renouvelle.

La critique de toute entreprise fondationnelle reprend en général les tropes sceptiques élaborés déjà dans Sextus Empiricus, qui consistent à faire tomber l'édifice par la mise au jour de la pétition de principe, de la circularité et de la régression à l'infini, avec ce raffinement que lorsqu'on croit échapper à un des pièges on tombe dans l'autre... Ici c'est d'abord l'argument de la circularité qui est mis en avant : « La circularité du champ est maintenue... De là aussi le caractère essentiellement inachevé de l'entreprise phénoménologique. Si le seul point fixe est le lieu de la circularité, alors il n'existe pas de formation d'évidence véritablement ultime. Il n'est de point d'arrêt que provisoire... Echec qui désigne comme entreprise chimérique la tâche, nommée philosophie, d'articuler aux sources de la subjectivité transcendantale la constitution de l'ontologie des deux espèces » (p.93).

Les précisions apportées dans la suite des analyses permettront une nouvelle présentation de l'impasse, cette fois sur le mode de la *regressio*. Desanti résume de façon très dense le parcours de pensée husserlien qu'il vient d'effectuer en précisant qu'il n'est que le « premier pas de la stratégie. Démarche de substitution et de glissement. Or le premier pas en appelle d'autres » (p. 102). Le second appelant une « théorie de la science » conçue dans une perspective de genèse (p. 103) ne parvient pas plus à un fondement ultime car « L'écart où l'on s'était mû, et que la tâche de la genèse transcendantale avait masqué s'ouvre de nouveau, sans espoir d'obtenir jamais le moment de clôture, ce moment tant désiré où le philosophe peut dire, certain de soi, voilà le sol, voilà la racine, voilà le fondement » (p. 105). Et donc « le philosophe (*est*) au rouet... Ce cercle ne peut être brisé » (p.106).

• *Donc s'impose une certaine modestie épistémologique, de « choix matérialiste faible »*

Faut-il se résigner à l'impasse ou s'immerger dans la pratique des sciences se demande Desanti. Dans certains articles présentés dans le même volume il donne à l'épistémologie le rôle de discours non totalisant susceptible cependant d'accueillir et d'explicitier les conditions de production et d'effectuation des gestes de la science : « Je nomme "épistémologie" ce traitement des problèmes de troisième espèce » (ibid.). Il ne s'agit pas d'un discours en surplomb puisqu'il s'immerge dans la gestuelle propre à son objet et renonce à l'achever dans un dispositif totalisant comme en témoigne cette réponse aux questions de Julia Kristeva. « Cette analyse des "fuites" doit-elle se poursuivre à l'infini ? Oui j'en conviens » (p. 225). Mais quel est le statut du discours qui prend en charge cette analyse ? Il semble bien qu'on atteigne là le point d'ancrage dans une perspective philosophiquement située. En effet, dans un autre article de ce recueil<sup>12</sup>, Desanti, dans le cadre de son adieu au matérialisme dogmatique, parle d'une « épistémologie de choix matérialiste faible »<sup>13</sup> (p. 151). Une perspective matérialiste ne peut conserver les prérogatives qui, pour des raisons politiques mais tout autant théoriques, lui conféraient un statut dominateur. L'ancrage est bien matérialiste : « A ce moment l'épistémologie réalise, en partie du moins, la tâche qui résulterait d'un choix matérialiste » (p. 153), mais d'un matérialisme revisité et humble (et qui pourrait ainsi éviter l'humiliation) : « Ce matérialisme est modeste dans son projet. On l'a vu cependant : ses méthodes promettent d'être complexes. Puisse-t-il nous garantir des matérialismes élémentaires et ambitieux, nous apprendre à écarter les clôtures qui consacrent, et les dogmes qui figent » (p.152). On le voit le « *choix matérialiste faible* » (je souligne) ne constitue en rien un adieu à la rationalité mais pose les conditions de ce qu'Elizabeth Rigal nomme de façon judicieuse « une redéfinition de la charte rationnelle »<sup>14</sup>.

• *Un adieu au marxisme et un retour à la philosophie ? N'est-ce qu'un rêve ? Un rêve de flambeur ?*

Faut-il dès lors continuer à se situer dans un discours de relève encore marqué par le nom et le statut d'épistémologie, ou ne faut-il pas poser la question plus insidieuse d'un adieu au matérialisme lui-même, ou plutôt à une certaine version marxiste du matérialisme ?

Je suis frappé dans les dernières lignes du texte de 1975 par la présence d'une indication qui ne renvoie pas tant au texte de la science qu'à celui de la philosophie, qui devrait être prise comme « objet » d'investigation et du coup aussi comme médium d'effectuation de cette analyse. Il semble en effet difficile de confier cette tâche à une épistémologie, trop restreinte pour englober tout le champ des énoncés observables. Cette épistémologie de relève doit donc se voir elle-même relevée par un discours qui ne sera pas plus englobant, restera aussi modeste mais dégagera les structures générales du procès de thématization qui sont à l'œuvre dans l'épistémologie elle-même.

On ne saurait en effet revenir à une des propriétés caractéristiques de la philosophie, l'auto-réflexivité, par laquelle elle pense assujettir tous les discours qui ne sont pas le sien au

---

<sup>12</sup> Voir les indications données sur ce point dans l'article de 1970 : « Matérialisme et épistémologie » (*La philosophie silencieuse*, op. cit., p. 133-152).

<sup>13</sup> Il faut sans doute entendre « faible » au sens où G. Vattimo parle de « pensiero debole » pour requalifier une conception post-moderne qui ne renonce pas complètement à un projet de rationalité et ne se veut pas une faiblesse de la pensée mais une pensée qui intègre la destitution de ses prétentions métaphysiques comme moteur de sa perpétuation.

<sup>14</sup> On lira avec intérêt le texte de Desanti cité en début d'article (extrait d'un entretien de 1976) : « Je ne suis pas de ceux qui s'attachent à détruire la rationalité...C'est là que je verrais apparaître la fonction "philosophique" de ce que l'on appelle "épistémologie" », E. Rigal, « Pour une redéfinition de la charte rationnelle : Desanti en dialogue avec Husserl », dans *Penser avec Desanti*, op. cit., p. 133.



prétexte qu'elle peut expliciter et penser les conditions de possibilité de sa propre discursivisation<sup>15</sup>. Il faut donc envisager un discours philosophique de relève de la philosophie (et donc de l'épistémologie et de ses champs objets d'investigation) qui ne soit ni anéanti dans son objet ni en surplomb par rapport à lui. Un passage de « Sur le rapport traditionnel des sciences et de la philosophie » me paraît indiquer ce déplacement. L'installation dans le contenu des énoncés scientifiques suppose une pratique qui met l'épistémologue au cœur de leurs enchaînements mais ici, Desanti se place dans l'horizon du style d'analyse de Bachelard, et remet ainsi la philosophie au cœur du jeu :

Ou bien se taire sur une science ou en parler de l'intérieur, c'est-à-dire en la pratiquant. Mais cette même tâche critique entraîne, du même mouvement, une destruction systématique des procès d'importation qui articulent, dans le discours philosophique, les formes d'énoncés propres à une science. *Dès lors, se dessine l'exigence d'une recherche autonome qui, prenant pour objet les discours philosophiques eux-mêmes, en détermine les syntaxes, en désarticule les rhétoriques, en dégage les modes de reproduction. Le "corpus" scientifique lui-même doit devenir l'objet d'une recherche homologue* » (p. 108, je souligne).

L'indication est programmatique et dessine en creux la tâche d'une analyse de la philosophie en termes de discours, sans préjuger encore de la nature des méthodes. Les termes employés cadrent avec le vocabulaire qui a présidé à l'examen des idéalités philosophiques, mais la spécificité de l'écriture des philosophes impose de complexifier les modes d'investigation comme le suggère l'expression « désarticuler ... les rhétoriques », qui suppose bien une attention aux opérations proprement rhétoriques à l'œuvre dans les modes de liage des énoncés philosophiques, comme celui de « syntaxe » suggère une analyse des modes d'articulation interne aux énoncés mais aussi des énoncés entre eux.

• *Un devoir de renoncement au discours métaphilosophique ?*

Dès lors, le point de vue d'où est situé le processus d'analyse n'est pas surplombant, même s'il crée les conditions d'une objectivation provisoire des formes et des gestes de production et d'effectuation de sens par lesquels s'exerce l'activité philosophique. Mais cela est-il possible si l'on continue à poser un relayage qui étage des types de discours se posant comme explicitation métalangagière du langage objet de rang inférieur ?

Si l'on doit éviter aussi bien la clôture d'un discours maître que la régression à l'infini d'un discours sur le discours, ne faut-il pas changer de diagramme et passer du doublet ligne/cercle à une pensée des boucles ?

Desanti, à ce moment de sa réflexion, n'en est pas là et pense encore les choses en termes d'écart de niveau entre des stratifications discursives étagées. Il reste fidèle, ce faisant, à la distribution binaire du couple opératoire sens posant/sens posé qui avait le mérite de donner un statut fonctionnel et relatif au rapport entre énoncé visé et énonciation visante, sans toutefois aller jusqu'à affirmer que le discours thématissant doit accepter son basculement dans le régime de/du discours thématisé et vice versa.

Il est vrai que cela supposerait d'accepter deux clauses qui risquent d'abolir la différence entre langage objet et langage de saisie. En effet il faudrait en premier lieu penser un *modus operandi* qui ne reposerait ni sur le modèle d'une distinction de niveaux de discours hiérarchisés, ni sur celui d'une circularité-herméneutique, ni sur celui d'un parasitage-déconstructeur, mais sur le diagramme d'une boucle sans fin. Finalement, il faudrait sans

---

<sup>15</sup> Ce qui vaut aussi pour le matérialisme marxiste qui, si on le situe comme « philosophie de l'histoire », opère un peu de la même façon que Hegel et pas à la façon des philosophies du fondement comme l'illustre par exemple la lignée Descartes, Kant, Husserl. Que l'on relise le passage de l'Introduction à la *Contribution à la critique de l'économie politique* sur les conditions d'émergence des catégories du matérialisme dialectique.

doute renoncer à penser *sur la philosophie* pour faire *de la philosophie*, pour s'adonner sans restriction ni fausse honte à son plein exercice : un « rêve de flambeur » ? Il faudrait pour cela exhiber la philosophie silencieuse subliminale, et encore un peu honteuse, qui se masque sous la critique des philosophies de la science.

Ce passage est germinal, sans doute, pour des développements encore non explicites qui sont comme déposés en attente, à titre de résidus ou d'excès de la pensée en acte sur sa propre actualisation. C'est bien ainsi que se féconde une pensée, à travers ses failles ou ses défaillances intimes, par la reprise de ce que lui intime la nécessité d'une tâche et la convoque, depuis les écarts ténus qui l'opposent à elle-même, à la responsabilité qui signe le courage de penser. Mais n'anticipons pas.

• *Pour une analyse des « idéalités textuelles »*

Cet emplacement ou « empiècement textuel » (Derrida parlerait de « greffe ») de la page 108 de *La philosophie silencieuse* montre que le projet d'une analyse des idéalités philosophiques se fait jour d'abord dans les marges de contextualisation de l'étude des idéalités mathématiques, puis prend un sens ou une urgence dont nous devons à présent nous demander si le programme en a été pris en charge, différé ou abandonné.

Mon intuition est que l'élan qui le porte, et dont nous venons de mettre en évidence les prémices le rendra, sinon caduc, du moins de moindre urgence et comme laissé dans les marges.

Pourtant, une indication plus tardive semble maintenir ce projet en lui donnant une tournure qui ne semble pas que programmatique, par une formulation explicite au plus près de celle d'idéalité philosophique<sup>16</sup>. Il s'agit d'un entretien de 1988 pour le numéro de la revue *Autrement*, qui se demande *A quoi pensent les philosophes ?*<sup>17</sup> Cette date, bien postérieure à la rédaction de *Un destin philosophique*, qui redistribuait les cartes, pose problème. A la fin de l'entretien, ses interlocuteurs (J. Message et J. Roman) qui s'interrogent sur l'absence de publication d'un livre depuis celui de 1982, lui demandent « à quoi travaillez-vous en ce moment ? », (p. 120). Desanti répond<sup>18</sup> :

J'écris quelque chose comme "les idéalités textuelles". Qui est le sujet qui habite les textes ?...Que signifie le nom propre d'Aristote ? J'ai enseigné pendant cinquante ans et je ne sais pas ce que c'est...Le problème porte à la fois sur le texte et sur l'auteur. Qui dit "je" dans le texte de Kant quand il écrit : "le "je pense" doit pouvoir accompagner tous mes représentations" ? Telle est l'énigme de l'idéalité textuelle. (p. 120 colonnes 1 et 2, je ne cite qu'une partie de la réponse et je souligne).

Nous sommes loin du transfert des propriétés et des méthodes d'analyse transposée des idéalités mathématiques vers les idéalités philosophiques et pourtant la parenté des termes est frappante, même si les indications données dans cette réponse sont compatibles avec la conception de la lecture du philosophique issue des déplacements opérés par l'écriture de *Un*

---

<sup>16</sup> Et du coup, je me demande pourquoi l'expression « idéalités philosophiques » ne figure pas, à ma connaissance (non exhaustive) dans le corpus desanti. Ni les dialogues de soutenance, ni le rapport de ma Thèse qui avait pourtant introduit ce terme n'en font état..

<sup>17</sup> *A quoi pensent les philosophes*. Interrogations contemporaines, Dirigé par J. Message, J. Roman, E. Tassin, N° 102, Novembre 1988. L'entretien de la rédaction avec J.T. Desanti, situé dans une séquence intercalaire intitulée « Itinéraire », est intitulé : « Le choix des tensions » (p. 114-121).

<sup>18</sup> Notons que la séquence de réponse n'occupe qu'une colonne et qu'aucune relance ne lui est apportée, les rédacteurs déviant vers une question sur l'enseignement au cours de laquelle, suivant, lui, sans doute, le fil de la même pensée, Desanti précise : « j'ai toujours enseigné l'histoire de la philosophie *sur des textes*. Car la maîtrise prétendue du discours est, encore, de l'artifice » (les italiques sont dans la version citée).

*destin philosophique*. Reste que la réponse donnée, même euphémisée ou relativisée par la clause « quelque chose comme », fait allusion à un travail en cours. Mais lequel ? A part une production régulière de textes ou d'entretiens entre 1988 et 1992, pas de livre, et ensuite vient la série des trois volumes établis à partir des conversations avec Dominique-Antoine Grisoni, dont le premier (Variations philosophiques 1) porte sur le temps et le second, variations philosophiques 2 porte effectivement sur la question : « qu'est-ce que la philosophie ? ». On ne peut dire cependant, comme en témoigne les précautions de la « Présentation » initiale, que ce livre remplisse strictement le programme d'une analyse des « idéalités textuelles ». Certes, et il ne faut pas le regretter, puisque c'est dans le cadre de ce qu'on pourrait appeler le tournant socratique du mode de production et d'exposition de sa pensée<sup>19</sup> que Desanti, dans le prolongement lointain (moyennant un dernier déplacement de son site d'inscription philosophique) de *Un destin philosophique*, reformule la question..

### **3. Tentatives d'extension du modèle propre aux idéalités mathématiques vers les systèmes de pensée philosophique dans les séminaires des années 70-80.**

Examinons quelle forme a pris cette extension du mathématique vers le philosophique dans certains séminaires des années 70-80 et demandons-nous pourquoi l'élargissement ainsi esquissé oralement aboutit à une impasse et ne prend pas forme de livre. Mon hypothèse est que la discursivité philosophique a des caractéristiques spécifiques qui ne sont pas congruentes à celle des mathématiques. Ne peut-on surmonter cette objection ? Ne peut-on également soupçonner des raisons extérieures à la textualité philosophique elle-même et qui tiennent à la façon dont Jean-Toussaint Desanti s'est empêtré avec les « langues » qui l'habitent, comme il le souligne dans la « Postface en guise d'avant propos » de 1973 à son *Introduction à la phénoménologie*, (publié en 1976 et reprenant un texte de 1963) : - sa langue native maternelle, - la langue mathématique, (« Entrer en elle c'était se plier à ses exigences, sa neutralité philosophique la désignait comme lieu de refuge où s'abolit le tumulte des idées », op. cit., p. 13) - celle du militant. Au point, après avoir cru être sauvé par l'attention portée au mathème, qu'il ne savait plus vraiment à quel philosophème se vouer, sinon à devoir réinventer la philosophie<sup>20</sup>.

#### **• Les raisons de l'échec liées à la spécificité de la discursivité philosophique**

Ce qui a pu être découvert à propos de la *mathesis* distinguée des *mathemata*, dans un cadre offert par les méthodes et les styles d'investigation post phénoménologiques, ne « marche » pas aussi bien avec la philosophie, et cela, pour des raisons internes et externes. Des raisons qui tiennent au mode de constitution du corps d'énoncés philosophiques, à son formatage interne et au mode de contextualisation du philosophique par rapport au monde social, historique et culturel. La présence de l'auteur et du monde, des intérêts de la pensée et de l'intériorité du penseur, malgré des filtres est plus densément présente à la lecture en philosophie. C'est une évidence mais sans pertinence, puisque l'intérêt du style phénoménologique post-husserlien pratiqué par Desanti à cette époque est qu'il permet de suspendre par époque ces horizons tout en les dissociant de la contrainte discursive transcendantale, afin de pouvoir expliciter le noyau structurant de l'agir philosophique, aussi

---

<sup>19</sup> Cette pensée se déploie dans l'espace-temps d'un dialogisme sans véritable dialogue, puisqu'elle s'installe dans un soliloque méditatif pour lequel la présence de l'interlocuteur constitue un inducteur ou déclencheur du questionnement, un facteur d'accélération de la mise en route d'une pensée sinueuse qui doit s'arracher à sa propre paresse et s'affermir, un point d'appui à fonction d'extériorité qui permet à la pensée de faire le point sur elle-même et de se relancer ou de rebondir sans se perdre dans les détours et les chausse-trappes qu'elle s'est données à elle-même (ce point est à nuancer, voir plus bas).

<sup>20</sup> Je renonce provisoirement à explorer cette piste pour ne pas alourdir encore plus mon propos...

bien lorsqu'il se déroule dans un régime de paroles que dans celui de textes. Que le transcendantal soit lié à la constitution d'un ego ou qu'il soit un « transcendantal historique » qui contraint la forme des discours depuis la configurations des formations sociales où ils s'instaurent ou *qui les instaure*, qu'il articule les deux aspects, importe peu pour le point qui nous occupe ici. Ce n'est pas une comparaison des différences entre mathématiques et philosophie en général qui est ici pertinente, mais la comparaisons des deux domaines une fois réduits (en un sens phénoménologique) au statut d'idéalité.

Certes, mais quand bien même ce travail eût-il été mené à bien à titre de prolégomène méthodologique, l'objet visé et inscrit dans le processus de variation n'en est pas moins très différent, par certains de ses constituants fondamentaux.

- *La dimension pragmatique est aussi essentielle en philosophie que les dimensions syntaxique et sémantique*

La philosophie a des caractéristiques propres qui tiennent à la façon dont elle travaille à la constitution du sens. Les significations qu'elle élabore (dans les processus de conceptualisation, dans la position de propositions à valeur de thèse, dans ses espaces d'analyse ou de démonstration) ne sont pas réductibles à leur dimensions syntaxiques comme le sont celles des systèmes formels où, grâce aux règles d'écriture, le sens est défini et manipulé grâce à des instructions opératoires. Elles ne relèvent pas non plus seulement d'une sémantique qui, dans un double sens de ce terme, assurerait la fixation d'un champ conceptuel et réglerait les visées de vérité des structures propositionnelles. Elles comportent également une dimension pragmatique qui renvoie les effectuations de sens à un contexte relationnel qui implémente les instances d'auteur ou de lecteur (elles-mêmes complexes) en relation avec leur source de renvoi extra-discursif. En effet, le jeu sur les instances énonciatives, sur les formes d'adresse et de destination n'est pas renvoyé dans les marges ou au titre de simple protocole contingent destiné à s'effacer derrière une neutralité des corps d'énoncés<sup>21</sup> mais fait partie intégrante du processus d'une pensée qui peut aussi bien s'exposer selon les modes d'engendrement de ses contenus (méditation, enquête dialogue philosophique), que selon leur répartition dans un système réglé, déductif (par exemple dans les modes d'exposition *more geometrico* comme dans l'*Ethique* de Spinoza), ou selon la distribution des matières dans le genre du traité comme dans les aléas acceptés et heuristiquement féconds de l'essai, à la manière de Montaigne.

#### **4. Comparaison des marques distinctives des idéalités mathématiques et philosophiques**

Desanti est tout à fait conscient de ces différences, qu'il thématise selon des perspectives diverses : par une approche typologique des système théoriques, par l'opposition entre « compact » et « ouvert » ou « hétérogène », et enfin par la reconnaissance de différentiels et d'écarts essentiels à la pratique de la lecture.

- *Typologie des systèmes théoriques proposée dans les cours et séminaires des années 70-80*

Il me semble, mais le corpus dont je dispose est insuffisant pour étayer à coup sûr cette hypothèse, que dans les séminaires des années 70-80 consacrés à dégager une théorie générale des systèmes de pensée (qui ne se limitent plus au mathématiques, même si celles-ci demeurent le modèle à partir duquel les autres sont pensés), Desanti cherche à enrichir le mode de représentation mis au point à propos des idéalités mathématiques. Ainsi par exemple le séminaire de maîtrise donné à la Sorbonne pendant l'année universitaire 1971-1972, pour

---

<sup>21</sup> En fait plus « montrée » comme une caractéristique générique qu'effective. Comme nombre d'études sur la rhétorique de la science ou les modes d'exposition des mathématiques l'ont montré, le travail énonciatif est loin d'être absent de ces types de discours.

lequel je dispose de mes notes de cours<sup>22</sup>, définit les systèmes théoriques dans l'esprit d'une description typologique et comparative, les systèmes formels offrant la matrice descriptive (et quasi normative) permettant de définir et d'identifier en quoi un corps d'énoncés est un système :

Desanti commence par une définition canonique (je résume en suivant mes notes, donc sans mettre de guillemets sauf aux expressions typiques : « système théorique » désigne tout corps d'énoncés disposant 1) de règles de formation des énoncés qui fonctionnent comme règles d'admission, 2) de règles permettant la définition d'une espèce particulière d'énoncés, les énoncés valides, 3) de principes de fermeture qui définissent le champ des objets dont les énoncés expriment les propriétés. Lorsque les règles sont explicites, nous sommes en présence des « systèmes théoriques stricts », très peu nombreux. A l'opposé on dispose de systèmes théoriques dans lesquels fonctionnent des règles de fermeture mais dans lesquels ni les règles de formation d'énoncés ni celles qui permettent l'admission ne sont pleinement explicitées. Les systèmes philosophiques sont de ce type. Pour la commodité de la démonstration, parce qu'ils offrent un mode de présentation analogue, Desanti compare alors la façon dont fonctionne l'*Ethique* et un traité d'algèbre formalisé en montrant que la première définition, celle de la « substance » chez Spinoza suppose pour être réeffectué la référence à un contexte culturel, les noyaux de sens présent dans le terme sont condensés et ont déjà été éprouvés par ailleurs. Le livre est certes fermé en tant que corps de propositions, mais il est fondamentalement ouvert sur l'extérieur et parle d'autre chose que ce qu'autorise les moments d'une définition dont toutes les composantes sont explicites les unes pour les autres car réductibles à des opérations sur les objets. Ces systèmes sont impurs. Desanti définit alors trois tâches permettant d'analyser et de différencier les systèmes théoriques dont on dispose, il s'agit de déterminer : a) Par quels moyens ces systèmes assurent leur propre survie, jusqu'à quand sont-ils encore producteurs d'énoncés neufs, où l'on constate que le système philosophique n'induit pas à l'intérieur de lui-même des formes productives, il a des formes de productivité différentes. b) Quelles sont les modalités qui font qu'un système théorique est fermé et quels sont les principes qui garantissent la validité des principes de fermeture. Quelles sont les règles internes au système qui garantissent son champ d'objet, puisque c'est en fonction de cette fermeture qu'il y a système et non simple domaine d'objets. c) Que signifie pour un système théorique d'exiger sa propre transformation, repérer les phénomènes du remplacement. Il se demande à titre d'exemple si la rupture entre l'économie politique classique et l'introduction du concept marxiste de la valeur permet de considérer cette approche comme un système théorique à noyau strict qui suppose deux types de fermeture : sémantique et logique. L'*Ethique* par exemple ne présente pas d'opérateurs de fermeture définissant le style d'engendrement des propositions ou d'admission des objets. Dieu est doué d'un libre arbitre mais cela ne permet pas une logique assez puissante permettant de définir la classe des énoncés démontrables dans le système de Spinoza.

Le cours suivants sont consacrés à l'analyse des caractéristiques des systèmes scientifiques, de leur relation avec les champs techniques, qui ne sont ni stricts ni impurs mais parviennent à dominer leurs propres opérations et il s'appuie sur l'étude du mode de constitution de la science grecque dont l'étude fait l'objet de plusieurs séances. D'autres fonctionnements seront analysés et comparés, systèmes théoriques économiques et sociaux, de la linguistique, systèmes des structures de parenté etc La conférence de DEA du début de 1976 (notes de Bernard Januel) adopte un schéma d'exposition comparable.

---

<sup>22</sup> On se doute qu'il n'est pas possible de tabler l'investigation, sans recoupement avec d'autres notes de cours ou sans possession des papiers préparatoires, sur un unique témoignage, d'où mon appel dans la note 5.

Le manque de documents recoupés m'empêche d'aller plus loin dans l'exposé de cette approche typologique de facture assez ferme et dont la reprise au gré des séminaires de l'époque témoigne de la consistance théorique qu'elle a pu prendre aux yeux de son auteur.

On décèle aisément les limites de cette caractérisation typologique, la notion de système théorique ne recouvre pas exactement le domaine d'identification des formes d'expositions extrêmement diversifiées de la philosophie, les systèmes philosophiques semblent pensés négativement par opposition aux systèmes formels ou scientifiques et se voient quasiment destitués puisque leurs caractères propres sont les négatifs du modèle mathématique, et que, d'autre part, on reste ancré dans une problématique marxiste qui sert de référent comme discours de vérité, et peut seule assigner à la philosophie sa place par rapport au système économique-social qui lui définit un rôle idéologique dans une systématique des discours.

• *Lire, c'est s'inscrire dans l'écart, entre soi et l'autre, entre soi et le monde*

Dans le rapport de jury rédigé en 2000 à l'occasion de ma soutenance de Thèse d'Etat, et donc très tardivement par rapport à ce que nous évoquons ici, Desanti conforte les remarques proposées plus haut sur la complexité des enchevêtrements énonciatifs à l'œuvre dans le discours philosophique, qu'il soit de facture orale ou écrite :

Quelle sorte de provocation la textualité "philosophique" engendre-t-elle chez son lecteur (ou son auditeur) ? Sans doute une exigence d'effectuation du sens indiqué, *dans laquelle le "lecteur" se trouve co-impliqué*. Alors se pose nécessairement la question : " Que veut dire : effectuer les opérations qu'exige la détermination du sens ?". On n'effectue pas les indications d'opérativité que comporte un texte mathématique selon les mêmes procédures que celles que manifeste un texte "philosophique". *Il ne semble pas que l'on puisse, dans ce dernier cas, désigner un champ homogène*, dans lequel se distinguent des types d'opérations dont la mise en œuvre engendre des "objets" selon une relation transhistorique et cumulative : le rapport de Riemann à Archimède n'est pas effectuable dans le même champ que celui d'Aristote à Hegel. Quelle est donc la structure du champ dans lequel les "textes" de statut philosophique sont identifiés, effectués et rassemblés, selon leurs différences, dans un genre qui demeure typique » ? (Rapport de Thèse, p. 2-3, je souligne)

Cela a pour conséquence un renouvellement du statut de la lecture qui ne peut se contenter de repérer cette différence (homogène/hétérogène, co-implication) mais doit s'y installer et se laisser prendre à la provocation : « Là où on ne peut survoler le paysage, il reste à explorer le terrain et peut-être à chercher comment l'entamer pour saisir, dans son moment d'éclosion l'aporie apparemment constitutive » (p. 3). Il s'agit en effet de dégager ce qui se joue dans les hétérogénéités de ce type de discours qui se fend sur lui-même en tant qu'il renvoie simultanément au monde et au sujet :

Ce terrain, dès qu'on y creuse, ne dévoile-t-il pas une structure d'espace, fort étrange, mais dont il est indispensable de préciser les structures ? Cet « espace » n'est-il pas le domaine où *s'ouvre un écart* entre les virtualités de désignation et d'expression, pratiquement infinies, de nos « langues naturelles » et les potentialités indéfinies du champ des manifestations phénoménales, de soi-même exigeantes, et non muettes en cela, où s'annonce ce que nous nommons « expérience » ? L'excès réciproque de la langue sur la manifestation et de la manifestation sur la langue n'est-il pas cela même à quoi la philosophie a affaire ? N'est-ce pas là le lieu de sa naissance ? Réduire l'écart sans jamais l'annuler, n'est-ce pas cela le propre et la difficulté de la « discursivité philosophique » ? La « compactification » des chaînes d'expression n'est-elle pas, depuis toujours et maintenant encore, le souci et la croix des philosophes ? (p. 3).

Le décalage ne porte pas sur la relation entre ce nom propre qui signe le texte et celui qui le lit, mais bien entre celui qui le lit et ce qui se dit d'une « expérience » qui ouvre la possibilité d'une recouvrement ou d'un écart entre les potentialités de la langue et celle du manifesté phénoménal.

• *Les risques d'un privilège accordé à la lecture sur l'écriture*

Une des raisons des limites de l'approche de Desanti, et, qui sait, peut-être une des raisons du relatif échec de l'entreprise concernant les systèmes théoriques, ne tient-elle pas au fait qu'il se situe toujours du point de vue de la lecture, jamais du point de vue de l'écriture, toujours du point de vue de la réception et pas du point de vue de la production ? Ou du moins lorsqu'il le fait, c'est seulement à travers l'expérience du lecteur qui re-produit l'efficace signifiante du texte. En effet, seul l'accaparement par un regard de lecteur donne une portée et une consistance à l'effectuation des indications de sens. Le point de vue de l'engendrement, de l'écriture du texte sont appréhendés certes, mais indirectement pour autant que le lecteur, en se réappropriant les opérations d'effectuation de sens déposées en lui, en mime les procédures d'engendrement et de régulation, sans que la question de savoir si c'est ainsi que le travail a été réellement produit ait un sens. Certes il n'est pas question de chercher à reconstituer une psyché créatrice qui serait « derrière » le texte, mais bien de prendre en compte le fait qu'écrire de la philosophie, c'est articuler des schèmes d'expression (style, modes d'exposition, forme de présence d'un auteur-narrateur construites par le texte) à des schèmes spéculatifs selon des équilibres toujours précaires. Si écart il y a, c'est celui qu'engendre la difficulté à lier au mieux ces contraintes hétérogènes, par exemple entre exigence de communicabilité et exigence de précision expressive. Il n'en reste pas moins qu'avoir privilégié l'angle de la lecture, qui certes s'impose sans doute de facto comme l'effet spontané d'un motif lié à un atavisme phénoménologique, a le mérite d'éviter à Desanti les dérives d'une certaine forme d'hyper-attention portée à l'écriture philosophique par la pratique d'une écriture mimétique inscrite dans la doublure du tissu philosophique, comme en sont un exemple certains textes de Derrida.

- *Les risques d'un privilège accordé à la doctrine sur l'œuvre*

Il faudrait, si l'on voulait approfondir l'analyse des caractéristiques propres au discours philosophique faire état de deux propriétés liées à des contraintes que ne rencontre pas ou au moins pas de la même façon le discours de la science. Il comporte, comme une de ses caractéristiques constituantes, une dimension auto-réflexive, positive, déniée, dénigrée, mais toujours présente et qui brouille les cartes lorsqu'on veut en faire l'analyse. En effet la reprise métaphilosophique n'est pas extérieure à la philosophie, comme le discours épistémologique est exogène par rapport au discours mathématique (quand bien même il se situerait au raz des effectuations de ce dernier) mais intérieure à elle, et cela selon deux modalités. Chaque philosophie se pense elle-même et, selon une procédure introjective ou d'incorporation, croit penser le tout de la philosophie, fût-ce sur un mode déceptif dans les philosophies anti-systématiques, puisque chaque philosophie pense explicitement ou obliquement ses propres régimes de constitution, de validation et destitue par cela même les doctrines concurrentes. Mais, comme toutes les postures singulières qui signent l'identité d'un corps doctrinal procèdent au/du même mouvement, cela crée une négativité inhérente et coextensive à l'ensemble du champ de la philosophie puisque le processus d'interdestruction critique des doctrines entre elles rend en même temps libre le champ de leur surgissement continu et perpétuellement renouvelé. Le régime d'auto-constitution discursive de la philosophie paraît fonder la puissance des discours fondateurs et légitimer corrélativement la force des discours critiques venant de la philosophie contre cette propension hégémonique, mais c'est aussi

l'origine de l'effondrement permanent de la philosophie sur elle-même, de son impuissance cumulative et de sa fraîcheur toujours renouvelée, au-delà de ses morts toujours annoncées et repoussées par les effets mêmes de cette annonce.

Il faudrait enfin prendre en considération le fait que les systèmes philosophiques que nous examinons, certes se referment, certes plus ou moins bien, comme le montrent les procédures de fermeture examinées plus haut, mais que ce mode de fermeture n'est pas seulement donné par les clauses de fermeture. Les totalités théoriques aux bords plus ou moins bien délimités, qu'ils soient vifs ou flous, ne tiennent pas seulement leur identité (scientifique ou doctrinale) de l'examen des modes de constitution de leurs énoncés canoniques. Elles ne flottent pas dans le ciel éthéré d'une reconstruction à laquelle l'analyse pourrait procéder via un discours second, car elle s'inscrit dans la matérialité effectuée d'une œuvre.

Et, de ce point de vue, il semble bien que le devenir œuvre d'une philosophie ne soit pas analogue à ce qui se passe en mathématiques. Théoriquement et abstraitement une théorie mathématique est indépendante de ses modes d'inscription dans tel ou tel texte ou contexte, et pourtant elle n'est pas réeffectuable, ses indications de sens ne sont pas opératoires si on ne suit pas les protocoles auxquels ses règles d'écriture nous assignent. Cela a des conséquences si l'on veut définir ce qu'on pourrait appeler l'œuvre d'un mathématicien. Une philosophie au contraire semble toujours liée, quand bien même elle prétendrait le contraire, à la singularité d'une écriture, d'un style, d'une gestuelle, d'un ton, d'un éthos, associés à sa disposition « exposée » par la textualité, et Desanti se montre de plus en plus sensible à ces aspects.

Pourtant, on peut donner aux schèmes spéculatifs qui la composent le statut d'idéalités, ce qui les rend relativement indépendants de leur inscription première ou de leur formulation canonique : les reformulations, les résumés, les commentaires, les cadres génériques divers, (dialogues, traités, méditations, lettres, essais etc.) permettent la reconfiguration d'un « contenu » conceptuel à l'identique (certes cette identité est plus visée que strictement effective). Ainsi on ne peut faire l'économie, si l'on veut comprendre ce qu'est le discours philosophique, de la position d'une distinction entre ce que par commodité j'appelle doctrine et ce qui a le statut d'œuvre (au sens où l'on parle de l'œuvre d'un romancier ou d'une œuvre d'art, avec toutes les questions, certes que cela pose). Quitte, certes à devoir étudier la nature des rapports qui lient doctrine et œuvre. Partant, dans sa démarche, de l'étude des systèmes incarnés dans des procédures d'effectuation, rencontrant l'inquiétude qui défait la possibilité d'une approche quasi positiviste et objectivante des idéalités philosophiques, Desanti s'engouffre avec courage dans la brèche, s'éloigne quelque peu de la voie comparative pour élucider directement ce qu'est philosopher et ouvre un parcours qui, finalement, le reconduira à lui-même par une anamnèse qui mettra au jour ce qui est en jeu dans l'enracinement en profondeur de son désir de philosophie dans sa propre histoire, mais de ce fait il renonce sans doute à une médiation, celle de l'écriture et de l'œuvre qui déplacent la question.

## **II. Renoncer à l'analyse du discours philosophique, pour (re)devenir philosophe ?**

• *Du compact à l'ouvert : vers une redéfinition de la lecture philosophique*

Lorsqu'il est amené à définir le statut des idéalités, Desanti est souvent conduit à distinguer ce qui se passe en mathématiques et en philosophie en pensant leur différence en fonction de la densité et du degré d'homogénéité de leurs structures d'énoncés. Dans « Fonctions de la philosophie aujourd'hui » (1986, dans *Penser avec Desanti*, op. cit.), il le fait à partir de la philosophie et introduit les mathématiques latéralement. Dans l'entretien avec M.A. Sinaceur de 1991 (*Hommage à J.T. Desanti*, op.cit.) intitulé « Le langage des idéalités » le dispositif est inversé, son interlocuteur partant directement, lors de sa première intervention, d'un passage précis des *Idéalités mathématiques*. Dans les deux cas la réflexion s'inscrit dans le



cadre comparatif dont nous venons de faire état à propos des cours et séminaires, avec cette différence que la philosophie acquiert progressivement un statut moins lisse, plus valorisé. Elle n'est plus considérée comme un simple système théorique quelque peu déficient dont on pourrait rendre compte comme de n'importe quel discours. Prise à bras le corps comme problème, cette déficience deviendra en effet une *solution*, car quelque chose d'elle insiste et déchire le tissu plus ou moins bien réglé des ces enchaînements. Le mode propre de constitution du sens en philosophie résiste à une simple investigation d'un point de vue épistémologique. Le système d'agencement qui articule les énoncés à la présence d'un travail énonciatif complexe n'apparaît plus comme l'effet d'un artifice mais apparaît progressivement comme le lieu même d'effectuation de ce qui dans la philosophie est essentiel. La présence d'une voix, le sentiment pour le lecteur d'être interpellé, convoqué, montre que tout le tissu interstitiel qui opère le montage des énoncés n'est pas un simple artefact qui devrait s'effacer derrière la pure mise en évidence des propositions et des thèses, n'est pas un simple support permettant de pallier aux déficits d'une formalisation impossible, mais constitue le point même où la philosophie non seulement se dit, mais se joue en s'ouvrant à la profondeur d'une vie.

L'intérêt, pour ce qui nous occupe, de « Fonctions de la philosophie aujourd'hui » est de mettre la question de la lecture au centre de la réflexion. Dans le sillage des analyses husserliennes de la sédimentation (voir les notes 7 et 9 de l'éditeur), la philosophie est appréhendée comme un dépôt à réactiver. La lecture est donc une opération de réappropriation permettant de réeffectuer les indications d'effectuation de sens. Mais Desanti se démarque de son horizon husserlien en distinguant d'abord deux types de réactivations : - « mimétique » : elle concerne, comme les exemples choisis le montrent, les œuvres littéraires et théâtrales « Je recommence l'œuvre, je la mime pour ainsi dire » (p. 35), - « opératoire » ou « effectuant » lorsqu'il s'agit de lire un texte scientifique : « la réactivation, qui effectue, se donne comme instruction l'archive (c'est une archive, Newton : c'est fini, c'est dans les bibliothèques) » (ibid.). La détermination du type de réactivation auquel appartient la philosophie est difficile à assigner : il semble bien que la lecture de la philosophie ne puisse être que mimétique.

Or, ce type de réactualisation, qui permet à la littérature de produire ses effets authentiques, s'avère au contraire la source d'une difficulté lorsqu'il s'agit de philosophie. La lecture mimétique, nous condamnant à la répétition, nous fait manquer ce qui dans la réeffectuation rend opératoire les procédures et ainsi rend possible les effets de reformulation, de rature, de déplacement, de reconfigurations qui assurent le développement cumulatif des sciences comme les révolutions en renouvellent les paradigmes. La fermeture explicite et réglée des systèmes formels ou scientifiques est la condition de leur possible réactivation (un ensemble ou sous-ensemble théorique peut être thématiquement cas particulier ou être transposé comme langage objet dans un ensemble plus consistant. En philosophie, comme nous l'avons vu, il s'agit de système « impurs » (ici Desanti récupère les distinctions établies lors des approches typologiques des systèmes). Que nous lisions les textes philosophiques de façon mimétique ou réactivante, nous manquons, pour des raisons opposées, à la fois leur effectuation et leur effectivité.

Desanti explicite cette difficulté par l'utilisation de la catégorie de « compact » : « Les philosophies se sont présentées comme des ensembles d'énoncés, de propositions organisées d'une façon compacte » (p. 36). Il détaille le sens que prend cette notion, à la fois au sens ordinaire et au sens qu'elle prend dans la théorie des espaces topologiques, pour montrer que la compacité des énoncés, le fait qu'ils soient ajoutés en un réseau conceptuel ou en une structure propositionnelle régulière, produit un effet de « recouvrement » du discours sur le réel au point de capturer le vif du vivre : « ...on a toujours construit ces trames conceptuelles totalisantes, qui capturent ce qui dans la vie, dans l'expérience courante, dans les échanges

entre les hommes, circule pour ainsi dire à l'état libre. *Recouvrement fini*, c'est cela que j'appelle *compactification* » (p. 38).

La lecture mimétique condamne au recommencement ratiocinateur comme l'illustre l'histoire de la philosophie : « ils ne sortent pas du champ du discours produit par l'œuvre » (p. 39). Faut-il alors devenir un « prêtre » spécialiste de tel ou tel philosophe, en acceptant les cases institutionnelles et les castes qui y sont liées, ou bien doit-on se contenter de renoncer ? Desanti rend un vibrant hommage aux francs-tireurs et aux rebelles : « notre monde ne supporte pas les rôdeurs de frontières, il les élimine, il les chasse » (p.40), avant d'indiquer la possibilité d'un changement de site et de point de vue au sein même de l'activité lectrice.

Le point de bascule est nettement indiqué dans la phrase suivante : « On ne peut pas tracer de chemin ayant un sens continu, *la trame se casse toujours* ; or si la trame se casse, il n'y a pas de compactification possible » (p. 42, je souligne). C'est dire que pour que se décompactifie la trame de la textualité philosophique, elle doit se casser ou être cassée, ce qui peut se vivre dans l'expérience inopinée de la déchirure, ou par le projet assumé d'en défaire les coutures.

Il faut donc s'ouvrir à une nouvelle expérience de lecture qui devient une vocation de lecture (une vie de lecteur) plus qu'une méthode. Suit un vibrant plaidoyer pour un renouveau de l'attitude de philosophe lecteur (ce qui vaudrait autant pour le lecteur philosophe) qui doit apprendre à lire entre les lignes. Le premier moment de cette « conversion » suppose de quitter l'attitude entomologiste de l'analyse des systèmes afin de se rendre perméable (parfois ce n'est pas une volonté mais un évènement qui nous saisit) à une autre tonalité du texte :

Cependant il y a quelque chose qui, dans le texte que je lis, n'est pas de l'ordre du système compact : c'est *une certaine tension qui habite la phrase, une certaine inquiétude du penser qui habite les phrases* et qui se cherche, qui est de l'ordre même (bien qu'elle se situe dans un autre domaine) de ce qu'on découvrait lorsqu'on lisait *Phèdre* de Racine ou n'importe quoi d'autre de poétique -- *une certaine tension de la langue* en tant qu'elle véhicule *une inquiétude*, une interrogation, qu'elle est toujours un peu *en suspens*... (p. 43, je souligne)

Le second moment consiste à transposer cette attitude hors de la simple lecture des livres et d'en faire le mot d'ordre d'un savoir vivre, pour ne pas dire de la vie bonne : « Quel est le remède à la tentation de la compactification ? C'est de *se maintenir toujours en suspens*, c'est de résister, de résister à la capture » (ibid., je souligne). Ainsi la suspension induite par la lecture peut libérer l'existence et, inversement, une certaine liberté du vivre peut rendre la lecture vivante :

Eh bien, non ! Il faut toujours rester au brouillon, c'est-à-dire toujours recommencer, ne jamais laisser les choses en l'état où elles semblent être achevées, en l'état où se referme l'expression qui a été écrite ou le discours qui a été prononcé. *Laisser ouvert*, tel est le seul moyen de se tirer d'affaire. A ce moment là, qu'est-ce que la philosophie, que peut-elle être dans le monde d'aujourd'hui ? Précisément cette aptitude qui est le propre de chacun, qui n'appartient pas en propre à cette confrérie des philosophes mais appartient à tout le monde, de *se mettre en suspens* dans sa propre expérience, dans sa propre vie, de se considérer toujours *en état d'inachèvement*, qu'il s'agisse du discours, de l'œuvre, de l'action » (p. 43-44, je souligne)

On a envie d'ajouter aussi que Desanti s'encourage et nous encourage à modifier notre posture et notre style d'écriture, car sa proposition ne suppose aucune abdication philosophique. Si nous transposons les indications données ici, l'écriture philosophique (et non plus une écriture sur la philosophie) en sera profondément modifiée, puisqu'il s'agira moins de faire doctrine, que de faire œuvre (et ainsi de réévaluer le rapport entre doctrine et œuvre chez Desanti, dont je parle plus haut).

La boucle est bouclée : nous découvrons ainsi que cette résistance au risque de la capture ne concernait pas seulement le Desanti dogmatique, mais aussi le Desanti épistémologue qui se réfugiait dans la liberté quasi démiurgique de pouvoir penser la détermination nécessaire des enchaînements mathématiques en les contrastant avec le fond de virtualité sur lequel leurs différentes effectuation étaient posées à titre de possible. Il avait pris le risque, en suspendant par cette étude sa vie dissociée pour s'arracher à la fausse vie des croyances, de se maintenir captif d'une façon plus insidieuse que la capture politico-idéologique. Il pensait pourtant pouvoir s'en défaire par ce déplacement vers des intérêts de la raison scientifique et logique apparemment très déconnectés des intérêts de la raison pratique (il s'agissait effectivement de quitter son ancienne conception de la « praxis »). La suspension prend dans notre texte un sens nouveau, celui d'une époque incorporée dans une attitude de vie, quasi existentielle (mais non heideggérien selon moi), avec pour conséquence de l'inviter à suivre et à élucider philosophiquement ce qui est en jeu dans cette expérience nouvelle de la lecture : la question du corps, nous le verrons, et aussi fondamentalement celle du temps : « Rien n'est jamais bouclé, sauf évidemment l'intervalle entre la vie et la mort. Sinon rien n'est jamais bouclé, parce que le temps, fondamentalement se montre comme ouverture, comme nécessité de projets, comme "être en avance sur". Nous sommes toujours en avance sur nous-même. » (p. 44).

• *Du compact à l'ouvert : vers une redéfinition de l'écriture philosophique*

L'injonction protreptique porte donc aussi sur l'écriture, celle que lui-même renouvellera en profondeur en acceptant de n'esquisser que des brouillons promis à l'inachèvement, même lorsque leur reprise fera livre, en accueillant les détours, les rebonds et la mise en péril par l'écoute de ce qui dans son propre discours résiste lorsqu'il se prête à l'écoute de la parole de celui qui l'écoute. Nous voyons ainsi s'esquisser corrélativement et par anticipation - et les cadres génériques expérimentés sur des formes courtes pendant cette époque de relatif silence (1980-1992), qui s'épanouiront une fois conquis un mode de création/exposition adéquat avec la première des « Conversations » (avec Dominique-Antoine Grisoni), - et leur contenu thématique : le temps par exemple, dont nous avons vu ici le fil apparaître dans une pensée non phénoménologique. La première de ces « variations » (qu'il faudrait prendre en un sens musical plus que phénoménologique) est *Réflexions sur le temps, Variations philosophiques 1*, Conversations avec Dominique-Antoine Grisoni, Paris, Flammarion, 1992. La seconde porte sur la philosophie : *Philosophie : un rêve de flambeur, Variations philosophiques 2*, (Conversations avec Dominique-Antoine Grisoni, Paris, Flammarion, 1999). La troisième, doublement posthume, traite d'éthique : *La peau des mots. Réflexions sur la question éthique*. (Conversations avec Dominique-Antoine Grisoni, Paris, Editions du Seuil, 2004).

Notons que les bénéfices de cette déformation des prismes d'analyse et de lecture sont pensés sous le point de vue d'un mouvement qui associe la fracture du texte existant à une inquiétude, à une cassure, à une faille. Les risques du désespoir peuvent cependant être surmontés (si l'on écarte le consentement à ce qui est socialement admis ou le renoncement et le retrait) par une prise de risque qui libère la créativité. Par conséquent, la philosophie est finalement rapprochée du « mimétique » caractéristique du littéraire et d'une pratique d'écriture libre (au sens où on parle d'association libre). Mettre en évidence et se régler sur certains aspects de littérarité du texte philosophique c'est se sentir convoqué par la responsabilité d'avoir à devenir auteur soi-même et à se libérer des carcans d'une écriture figée par les codes universitaires pour devenir créateur d'un œuvre, fut-elle écrite « au fil du

motif »<sup>23</sup> ou présentée sous le signe de l'inachèvement. On peut dire que les trois derniers livres de J.T. Desanti répondent pleinement, par leur liberté de ton, la subtilité philosophique de leurs analyses et par leur inventivité, à l'anticipation dont fait état ce texte de 1986.

Il y a cependant une possibilité un peu différente qui semble laissée de côté. Après avoir distingué les deux modes de réactivation par la lecture (mimétique et opératoire réeffectuant), on perçoit une certaine indécision dans l'assignation de la philosophie à l'un ou l'autre des modes, les deux étant finalement source de stérilité herméneutique. Mais, nous venons de le voir, ce qui faisait la force attractive du mimétique et que possède la littérature, peut être restauré aussi en philosophie, par une lecture et une écriture philosophiques ouvertes. Pourquoi ne pas imaginer que cette expérience nouvelle d'un rapport qui prend en charge l'hétérogénéité textuelle aurait pu se traduire par un renouveau du geste philosophique mais dans un style de réeffectuation cette fois opératoire ? Une lecture des textes philosophiques qui ne répèterait pas le texte (mimétiquement) mais se montrerait fidèle au type de réeffectuation propre à l'analyse du formel tout en intégrant le principe de l'hétérogénéité est possible. On pourrait attendre d'elle que le déplacement des reconfigurations du texte, la saisie des règles qui disposent les noyaux de production et d'extension de la textualité, la compréhension du mécanisme génétique qui engendre les énoncés, permettent une analyse qui ne répète pas le texte mais, en le réengendrant, puissent s'en affranchir par essaimage, greffes, reconfigurations. Les systèmes théoriques ne sont pas définitivement clos si, on consent par exemple à en extraire des schèmes pour penser ce que cette théorie n'a pu penser (ce que font les disciples) ou si l'on redéploie leur générativité à nouveaux frais (ce qui explique les « retour à »).

N'est-ce pas un des principes les plus généraux de la créativité philosophique, que de procéder par mimétisme/démarquage, lorsqu'elle permet l'éclosion d'un nouveau système théorique qui capte les configurations nouvelles de l'époque et les idiosyncrasies d'une singularité individuelle au profit d'une réécriture ou de l'invention d'une nouvelle façon d'écrire ? Lorsqu'un disciple s'installe dans la productivité intime d'une doctrine en ne se contentant pas de le réactiver de façon mimétique (c'est ce que ferait l'épigone ou le « plagieur », c'est ce qu'est à même de faire le faussaire ou l'apocryphe), mais en réactivant ses schèmes pour les faire fructifier ou pour les détourner, il joue sur un écart infime qui se glisse dans le lisse des enchaînements, sur une inquiétude ou une insatisfaction dont peut naître une métamorphose. C'est le cas de Spinoza lisant Leibniz, ou de Leibniz lisant Descartes et Spinoza, ou de Heidegger lisant Husserl.

On ne s'étonnera pas que Desanti ait privilégié le premier versant, car il laisse derrière lui une carrière de professeur qui a toujours « enseigné l'histoire de la philosophie sur des textes » (*Autrement*, op. cit., p. 120) et se tourne plutôt vers un désir d'écrire qui passera par la médiation de l'oralité. On ne s'étonnera pas que je considère comme possible cette modalité de lecture réactivante du philosophique et qu'il soit possible aussi de considérer que ces deux modalités d'installation dans la textualité philosophique ouvrent des horizons de production et de créativité mieux à même de rendre compte de la diversité des formes d'écritures qui peuvent se réclamer du nom de philosophie.

• *Du temps de la lecture à une certaine lecture du temps*

L'entretien intitulé « Le langage des idéalités » (1991, dans *Hommage...* op.cit.) va beaucoup plus loin puisqu'il réinterroge la même expérience décisive de renouveau de lecture en donnant un sens plus technique aux termes de suspension, de recouvrement, de temporalité circulaire. Ces « concepts » subissent une resémantisation, lorsqu'ils ne sont pas un

---

<sup>23</sup> J'emprunte cette expression heureuse au titre d'un livre d'Antonia Soulez consacré à Wittgenstein et la musique, ce rapprochement même n'étant pas ici fortuit. (A. Soulez, *Au fil du motif, autour de Wittgenstein et la musique*, Paris, Delatour-France, 2012).

néologisme ou une frappe emblématique de la philosophie desantiennne (par exemple époque se voit requalifié par l'adjectif « native » : « tu t'inscris dans ce que j'appelle *l'épochal natif...* ») (p. 15). Si on les relevait jusqu'à ces derniers écrits, on pourrait proposer, comme c'est au goût du jour, un « vocabulaire » de Desanti. Cette remarque avec pour seul but de faire prendre conscience que déployer une nouvelle manière de philosopher, c'est forger de nouveaux termes à valeur conceptuelle dont le statut est étroitement lié à la teneur philosophique singulière de la philosophie proposée. Ils sont mis à l'épreuve, dans le début de l'entretien, sur les idéalités propres aux corps de textes mathématiques, mais une des premiers flexions de la réflexion développée dans cet entretien utilise un geste d'élargissement que maintenant nous connaissons bien : « Ce que je viens de dire vaut pour tout objet culturel s'offrant sur le mode de l'expression : c'est-à-dire comme écrit temporalisé. » (p17). Le schème que nous avons vu fonctionner dans le texte de 1986 est réutilisé mais redéployé dans une technicité plus grande. Il faut reconnaître que l'interlocutrice, M.A. Sinaceur, spécialiste de philosophie des sciences, est d'un autre niveau d'exigence et de précision et repose sur une intimité intellectuelle également plus grande avec Desanti que celle du public de la conférence faite à Ajaccio. Cela donne à l'entretien une belle portée philosophique, avec pour conséquence une certaine difficulté de lecture. Il s'agit dans ce texte, au gré des questions, de « sublimer » en quelque sorte, (au sens de relever et recomposer), le fonctionnement de la série : suspension/écart/épochal/temporalité d'extraction husserlienne, par l'expérience de la lecture et de les inscrire, par une reconfiguration terminologique et une invention de nouvelles formes d'analyse, un tour d'écriture et un trope théorique propre à la philosophie de Desanti, dans une nouvelle et roborative figure de pensée:

Dans ce cas le moment "épochal" trouve la possibilité de son renforcement dans l'écart qui sépare la "lettre" (l'agencement réglé des marques écrites) de la signification (par signification j'entends ici le *couple* indéchirable "*Sinn-Bedeutung*"). Cet écart ramène toujours le lecteur au présent de la lecture, c'est-à-dire à l'effectuation actuelle de la fonction de la lettre dans la chaîne discursive. Si bien que le phénomène d'écart apparaît comme constitutif de la lettre elle-même et, par lui, le lecteur se trouve en position de "suspens" dans l'ordre du discours, la lettre manifestant son caractère propre d'opération d'effectuation. Il en résulte que le phénomène de recouvrement du moment "épochal" par quoi l'écrit se montre avec le poids du passé (dans son "fait d'être") ne se soutient que de l'exigence de son inversion, et ne persiste que par elle. (p. 17)

Ce n'est pas le lieu de proposer une analyse fine des traits stylistiques, rhétoriques et langagiers, en un mot du travail proprement discursif qui sous-tend cet extrait et en assure le montage, prenons seulement conscience qu'il ne s'agit pas simplement d'un changement de vocabulaire, mais qu'on voit s'inventer sous nos yeux, par un travail d'effraction et de frayage sur une langue source (elle-même complexe, faite de la tradition husserlienne sédimentée et des registres de langue ordinaire inscrits dans les horizons contemporains du texte), d'une langue nouvelle dans laquelle la philosophie de Desanti cherche à se dire. Ainsi se déploient finement des moments d'investigation qui, sous d'autres aspects seront réintrojetés dans le livre ultérieur sur le temps.

### **III. De la lecture des textes philosophiques à l'écriture : Desanti philosophe-écrivain ?**

Resterait à comprendre à quoi renvoie concrètement cette expérience dont la prégnance se marque à la constance des récits ou mises en scène qui l'actualisent dans les interventions de

cette époque, comme, par exemple encore, dans l'entretien donné à la revue *Autrement*, (p. 116-117 en particulier). « Concrètement » n'est pas à prendre en un sens psychologique, comme si un récit de vie pouvait proposer l'anecdote idoine, car le récit conceptuel et le récit auto-biographique ne sont pas dissociables, l'un s'ouvrant à l'autre dans un écart constitutif, l'écriture et la vie étant eux aussi « suspendus » à ce qui les intrique et fait intrigue, dans la philosophie comme récit autant que dans la vie telle qu'elle se pense. C'est l'expérience de vie, avec ses événements, ses ruptures, ses durées, ses retours mémoriels qui déplace la conception qu'il se fait du sujet mais cela ne peut se faire qu'à l'aune d'un effort pour ressentir et penser ce qui « désadhère » dans sa propre vie. C'est dès lors cette ouverture à *une nouvelle conception de la subjectivité* qui permet d'écrire l'expérience de vie, la vie faisant œuvre comme l'œuvre fait vivre, toutes deux glissant dans une boucle de réversibilité sans point d'arrêt, (sauf celui qu'assigne la mort), et qui dessine une trajectoire mouvante de motifs entrelacés qu'une biographie externe ne saurait que manquer.

Dans *Un destin philosophique* (1982) on passe de la remémoration d'une scène originaire fondatrice pour la question de la lecture vers la question de l'exercice temporalisé de la philosophie, Dans « Le langage des idéalités » (1991), on passe inversement de l'examen du « tempo de la pensée »<sup>24</sup> textualisée à celui d'une pensée du temps associé à un mode de subjectivation.

## 1. Sujet biographique, sujet philosophique, ou sujet-lecteur ?

- *Le sujet-lecteur suspendu au moment « épochal »*

Dans cet entretien deux passages marquent nettement le point de bascule entre temporalité et subjectivité, entre lecture et vie. L'indication essentielle n'y est pas seulement d'avoir à déployer la question de la temporalité, ou celle de la subjectivité, mais bien celle d'explicitier leur liaison/déliasion par la médiation d'un sujet-lecteur.

Tout d'abord (p.15-16), Desanti évoque la façon dont il eu à se débarrasser de l'ombre égologique du sujet transcendantal, son indissociable alter ego d'écriture, si je puis dire : « A vrai dire le concept du "Moi pur" se dévoilait comme un fiction spéculative dont la fonction dans le discours philosophique était de maintenir et de renouveler le projet d'une "philosophie première" et de renforcer le philosophe dans son entreprise méditante » (p. 14). Mais cela ne congédiait pas la question de la subjectivité car l'époché qui mettait le sujet transcendantal en suspension était elle-même suspendue à une forme de subjection inscrite dans la possibilité même de la lecture : « mais l'époché devait porter en ce cas sur cela même à quoi la réduction husserlienne avait donné accès : *l'instance de l'ego* constituant. En un sens il me fallait bien parler en première personne, et ce que j'avais à écrire, seule ma main le pouvait. J'étais donc un "certain sujet" : assujetti (au sens propre) au champ des "savoirs" constitués et aux exigences d'enchaînement que ce champ appelait » (p. 15, je souligne, car la citation comporte des italiques).

La chose est dite : « parler en première personne » ? En quels termes, moyennant quel cadre générique ? Celui d'une méditation comme celles de Descartes ou Husserl, d'un soliloque comme celui d'Augustin, d'un dialogue intérieur comme celui de Malebranche, ou en

---

<sup>24</sup> J'emprunte cette expression au livre de Patrice Loraux, *Le tempo de la pensée*, (Paris, la librairie du XX<sup>e</sup> siècle, Editions du Seuil, 1993). Une façon d'inviter à lire en particulier le texte intitulé « Je ne publierai pas d'anecdote » (p. 83-121), qui traite de certaines thématiques que notre propos croise à partir d'un autre point de vue. Il offre une reconnaissance de dette et un hommage discret puisque ce texte se trouve intriquer la présence-absence de Desanti (personne, personnage ?) dont Patrice Loraux était proche. La note explicative de bas de page associée au titre, intitulée « Mode d'emploi », commence par cette précision ironique « contrefaçonnant » Magritte : « Mode d'emploi. C'est une autobiographie » et se termine ainsi : « Quant à celui qui dit je, il est seulement ici démultiplié et doit au *Destin philosophique* de J-T Desanti l'essentiel : la forme d'un énoncé générique. » (p. 83).

détournant les codes de l'autobiographie à la façon plus des formes « modernes » essayées par Derrida, Althusser ou Cavell ? Etrange point d'arrivé ou d'étape pour celui qui, nourri par sa critique des *Méditations cartésiennes*, avait contribué après Cavallès à défaire cette possibilité au profit d'une philosophie du concept (dans le même entretien Desanti revient sur le sens qu'il veut donner à cette fidélité, p. 21).

Le premier effet, si on dénoyauté le travail de la pensée de son support égologique, semble être de poser la nécessité d'une pensée sans sujet. Ce type de pensée me semble une interprétation possible de la fameuse phrase de Cavallès : « Il n'y a pas une conscience génératrice de ses produits, ou simplement immanente à eux, mais elle est à chaque fois dans l'immédiat de l'idée, perdue en elle et se perdant avec elle et ne se liant avec d'autres consciences (ce qu'on serait tenté d'appeler d'autres moments de la conscience) que par des liens internes des idées auxquelles celles-ci appartiennent » (*Sur la logique et la théorie de la science*, p. 78). Or, bien qu'il se réfère à son propre spinozisme, plutôt que se reconnaître dans un hégélianisme comme le lui suggère M.A. Sinaceur, Desanti n'adopte pas cette position et restitue une forme, on n'ose dire de sujet, mais de subjection qui serait la trace (et non la dépositions substantielle) des effectuations de lecture, aussi bien constitué par elle que les constituant : « Je reconnais plutôt le vestige de mon spinozisme passé : il n'y a pas lieu, dans le travail de la pensée, que celle-ci se constitue en premier comme "sujet" devant la "chose". Elle doit saisir dans la chose même l'exigence de surrection qui donne le signal du déploiement discursif par quoi le contenu de "la chose" se manifeste comme son affaire propre ». La première partie de cette déclaration adopte une tonalité comparable à celle que dégage la phrase de Cavallès, celle d'une pensée sans sujet. Par contre la suite donne le sentiment d'un retour, par deçà Cavallès, vers un Husserl « dés-husserlisé », sans doute pour la bonne et simple raison qu'il faut réintroduire une subjection minimale (qui pourrait être une subjection sans subjectivité) lorsqu'il ne s'agit pas seulement de rendre compte des énoncés mathématiques du point de vue de leur seule opérativité, mais de leur conditions de réeffectuation. En ce sens, Cavallès pense moins les conditions d'engendrement de la discursivité mathématique du point de vue de la réception et donc de la lecture que de sa genèse. En cela, il est certainement moins « moderne » que Desanti qui est plus directement soucieux de thématiser précisément ce qui échappe au processus de thématisation, le déborde, l'excède ou s'en défait, s'en retranche.

Cela comporte un risque, celui de réintroduire obliquement ce qu'on a cru oblitérer. Cela aussi a un coût, dont on espère qu'il n'est pas trop exorbitant, puisqu'il faudra bien suivre jusqu'au bout la mise à découvert de la forme de subjectivation qui est en question. A la décharge de Desanti, reconnaissons que, contrairement à Cavallès qui reste cantonné dans le domaine des disciplines formelles, et pour cause tellement sa vie fut fauchée brutalement, il élargit le domaine d'investigation des idéalités jusqu'à l'ensemble du champ de l'objet culturel formaté dans l'expression d'un « écrit temporalisé ». Il lui faut donc définir le site d'un « epochal natif » qui seul peu répondre à l'énigme de ce surgissement dont l'inscription ne peut être comprise qu'à partir d'une temporalité dont le déploiement passe par le sujet-lecteur : « Cette énigme se présente dans le cas qui nous occupe d'une manière bien spécifique : l'appartenance au temps du *produit*, reçu à partir du présent où s'annonce une tradition et qui livre le germe, nécessaire ici, de la démarche "épistémologique" comme se rapportant à un "sujet", lui-même *assujetti* au produit et au temps : donc à sa propre expérience de lecteur et au présent de l'autre (nommé ou anonyme) qui n'est plus là, sinon dans le produit lui-même qui porte ses traces » (p. 15).

Le sujet-lecteur commence à prendre forme comme une singularité constituante/constituée, convoquée à son propre dire par une parole émergente qui le saisit. Desanti, dans le cours de l'entretien (p.18) revenant de lui-même à la question de la lecture, propose une boucle en apparence digressive (puisque'il affirme avoir dit ce qu'il avait à dire sur ce point) mais qui

renforce le lien circulaire établi entre l'épochal, la temporalité et ce qu j'appelle le procès de subjection :

*Le sérieux se manifeste dans l'urgence d'avoir à déchiffrer—et par conséquent comme l'unité, dans la tension, du recouvrement et de son inversion. Il y a là une circularité qui circonscrit et définit ce que nous nommons "sujet" (quelque nom qu'on lui donne en outre : "lecteur", "mathématicien") et du même coup la tâche subjective de mise en route du travail de la pensée dans cela même qui est à déchiffrer et s'offre dans son "sérieux"...cette mise en question (moment épochal) peut prendre naissance dans une simple exigence de remémoration, parfois même de répétition mimétique ("relecture" comme on dit). Mais elle prend toujours sa source dans le moment épochal (c'est-à-dire dans le "présent" de l'actualisation de la lettre en écart) et dans ce qui s'y montre comme possibilité d'effectuation » (p. 18, je souligne)*

## **2. La lecture de Spinoza, déclencheur de l'auto-analyse de l'ego lector**

Ce texte contient le nucléus d'un dispositif de pensée associé à son double biographique. C'est à présent cet aspect qu'il nous faut comprendre, afin de déterminer comment « l'urgence à déchiffrer » s'est imposée au sérieux inquiet d'un tempérament qui se reconnaît habité par un désir de philosophie. L'anamnèse n'est pas un simple jeu de mémoire destiné à une « réhabilitation » ou réhabilitation nostalgique de ce qui fut ensuite enfoui et oublié. Le trajet est indiqué ici sous la forme de la boucle d'une circularité qui va retrouver le moment épochal où l'inquiétude, l'étonnement, la sidération avant qu'elles ne soient suturées et recouvertes par un discours langue de bois, par des activités placées sous le signe de la certitude et qui relèvent de cette forme de capture qui suit le recouvrement trop exact entre la pensée et le monde pensé. Cette *regressio* contrôlée vers un originaire de nature personnelle permettra de défaire le compact et de s'en extraire grâce à un nouvel ordre des mots qui assignera de façon certes modeste un nouvel ordre du monde.

On comprend dès lors pourquoi l'apprentissage des effectuations réglées dans l'ordre mathématique, certes de nature dérivative par rapport aux engagements bruyants, n'a en rien été une dérive de l'esprit, alors même que celui-ci s'est réfugié à la plus haute pointe de l'abstraction et de la désincarnation apparente. Cette installation au cœur de la vie des concepts a permis de découvrir ce qui était en jeu dans la textualité, ou du moins dans le rapport du lecteur à son texte et le pas de côté, du mathématique vers le philosophique, par l'examen de leur différence, a conduit Desanti dans les années 70 à creuser l'écart et à découvrir un écart plus inquiétant entre soi et soi-même dont il fallait faire l'occasion d'un rebond plutôt qu'une condamnation au silence.

Il lui advint donc de comprendre qu'il avait beaucoup lu sans comprendre, ou du moins de ne pas avoir accès à ce qui était en jeu dans ce comprendre, ou du moins que la compréhension n'était que l'indice d'une aptitude technique manipulatoire, d'une habileté à déchiffrer des textes de philosophie. D'abord on s'exerce à la lecture pendant ses études, puis on l'exerce en appliquant une grille herméneutique « choisie », ici en fonction d'impératifs politiques de fidélité au parti, qui capture et fige le sens, jusqu'à ce que l'on butte sur cette évidence, la transparence du texte obtenue à force de patience technique, cache la résistance de ce qui, en lui insiste, et qu'on ne veut pas voir.

Dans de nombreux passages où il évoque ses expériences de lecteur, comme nous l'avons vu par exemple lors de l'entretien pour *Autrement* intitulé « Le choix des tensions » (le terme figure dans l'extrait que nous venons d'examiner, « inquiétude » et « tension » sont souvent rapprochés dans sa prose), Desanti fait état d'une expérience de stupéfaction face à la philosophie, comme si ses yeux se décillaient en découvrant que ce qui se cachait sous la



sécurité d'une habitude de lecteur n'allait pas de soi : « Qui est le sujet qui habite le texte. Quand je lis Aristote, comment sais-je qu'il s'agit d'Aristote ?...qu'est-ce qui est Aristote ? Que signifie le nom propre "Aristote" ? J'ai enseigné pendant cinquante ans et je ne sais pas ce que c'est » (op. cit, p.120). Cette inquiétude ne porte pas sur une détermination psychologique ou sociale mais bien sur le procès de subjectivation en train de se dessaisir de lui-même, de sa particularité de nom propre, au profit d'une singularité parlante *adressée*. Elle s'adresse, à partir de son propre absentement, à une autre absence en attente d'instanciation, singularité d'une énonciation à visée généralisante inscrite dans l'énigme d'une trace écrite ouverte à la somme infinie de ses déchiffrements possibles, par d'autres mouvements de subjectivités inquiètes et en quête d'une transformation de leur propre individualité formatée en une singularité vécue et reconfigurée par cette lecture.

La nécessité de comprendre le rapport entre texte et auteur, de « saisir ce qu'est un texte signé » (p. 120) suppose donc de reprendre thématiquement son propre rapport de sujet singulier à la textualité, et ici comme dans tous les autres passages analogues, c'est la lecture de Spinoza qui devient la pierre de touche de cette auto-analyse de l'ego lector. Etre spinoziste ce n'est pas lire Spinoza mais se laisser lire par Spinoza. Ce n'est pas être fidèle à la lettre de la doctrine spinoziste mais à ce qui s'indique en elle, au-delà d'elle-même : « Spinoza est *énigmatique*. Pas tant par cette forme *more geometrico*, qui m'avait d'abord frappé, mais pour l'effort de tenir ensemble deux exigences : celle de la transparence absolue et celle de la positivité, également absolue, de la particularité de l'individu conçu comme un "produit producteur". Tenir tout cela ensemble était et est resté pour moi la tâche de la philosophie, et son énigme. » (p. 116, col de gauche). Lever l'énigme sur cette tâche suppose de revenir sur le rapport de cette détermination philosophique spinozienne à la langue dans laquelle elle s'exprime en se remémorant la façon dont ce mouvement de pensée a adopté son langage.

On ne peut dissocier en effet les deux problèmes, celui d'une explicitation de « contenus » de pensée et celle du mouvement de lecture par lequel cette explicitation a pu avoir lieu, et cela, malgré l'apparence quelque peu différente du début de ce passage où, avec les mêmes interlocuteurs, Desanti revient sur le rôle de Spinoza dans la constitution de sa propre pensée : « Reste une autre question relative au spinozisme, mais que pose d'ailleurs toute philosophie : *comment ce discours a-t-il pu trouver son langage ?* Quel rapport la démarche spinoziste a-t-elle entretenu avec la rationalité de son temps ? Ceci désigne un problème que l'on peut aborder dans la mesure où, *derrière le texte de l'Ethique* on découvre *une voix qui se cherche, qui s'installe dans sa propre démarche discursive* » (op. cit, p. 116, col. de droite, je souligne).

C'est l'occasion, sur ce point précis, de nouer de façon un peu provocatrice mais assumée en profondeur, une compatibilité de l'inspiration spinoziste (une « éducation spinoziste » plus qu'un spinozisme de doctrine) avec l'affiliation phénoménologique : dans les deux cas, il s'agit moins de reprendre mimétiquement le mouvement de pensée de ces auteurs, que de s'y installer et de s'incorporer la gestuelle qui y agit, pour laisser penser à travers soi quelque chose qui défait les pensées précédemment stratifiées.

Réactualiser les gestes, c'est dissocier certains schèmes spéculatifs de leur lieu initial d'effectuation pour en faire les opérateurs de nouveaux mouvements de pensée, en ce sens, Desanti ne pratique pas seulement une pratique de lecture par creusement du discours mais il adopte aussi le type de réeffectuation novatrice, dont l'audace du rapprochement Spinoza/Husserl est un bon exemple. De Spinoza il « retient » l'immanence indéclinable de l'être et de la co-appartenance d'un sujet à l'être *et* la positivité à la fois déterminée et déterminante de la singularité. Husserl est d'une proximité plus immédiate, les gestes et les styles de ce dernier, étant mis en œuvre par Desanti qui les fait siens. Il en dégage nombre de schèmes, dont l'effort descriptif qui permet à la manifestation d'accéder à un certain degré de

transparence *et* une démarche qui dégage « le mode de constitution des démarches réflexives qui conduisent le philosophe à saisir sa propre évidence... » (ibid.).

Ainsi ces opérateurs théoriques qui, plongés dans leur contexte de textualisation et d'histoire sont incompatibles, peuvent se mixer parce que c'est leur gestuelle dégagee de la contingence relative de leur inscriptions textuelle initiale qui rend possible des alliages : le retour de Spinoza dans la pensée de la lecture déplace l'opérateur phénoménologique revisité qui avait lui-même écarté une première lecture plus marxisante de Spinoza, et inversement le spinozisme empêche la dérive vers un sujet transcendantal et contribue ainsi à énucléer la philosophie de Husserl de ces adhérences idéalistes.

Ce n'est pas le lieu ici de faire l'inventaire de « l'effet Spinoza » sur Desanti et sa pensée<sup>25</sup> mais il suffira d'évoquer la façon dont *Un destin philosophique* accomplit le déplacement, redistribue les cartes et ouvre à nouveau la possibilité de philosopher sans la médiation d'une interrogation métaphilosophique.

### 3. Le sujet a(na)mnésique : la prise de « destin » du désir de philosophie

#### • *La médiation autobiographique, dialogiquement inscrite*

Le livre *Un destin philosophique* est plus qu'une autobiographie intellectuelle<sup>26</sup> car il n'est pas un récit reconstruit dans l'après coup afin de présenter comme ordonnée vers sa fin une trajectoire de vie et de pensée. Il s'agit de l'effort d'une auto-élucidation qui butte sur elle-même, rendue possible par l'arrivée à maturation d'inquiétudes personnelles et facilitée par la sollicitation amicale de Clavel. Cette médiation de l'amitié philosophique au-delà des engagements théoriques et politiques divergents n'est pas contingente, elle ne l'est ni pour ce qui est de la forme adoptée, ni pour ce qui concerne la teneur du propos comme les analyses précédentes l'ont montré. La mise au jour de ce qui importe à soi-même est indissociable d'une relation de confiance qui se prête ici au jeu d'une provocation qui est une convocation au tribunal de la raison philosophante, une invocation par la véhémence de « l'urgence à déchiffrer » l'opaque des tours et détour qui, aux yeux de Clavel, mais de Desanti aussi, l'on conduit à différer l'appel du désir de philosopher et de la fidélité qu'on lui doit : « Permetts moi d'exiger une réponse précise. Et ne reviens à notre premier dialogue épistolaire qu'après que tu m'auras parfaitement convaincu que c'est nécessaire ou licite », lui écrit Clavel (DP. p. 16).

Ce cadre amical, lui même de nature complexe, trouve écho en Desanti : « A vrai dire son désir rencontrait mes propres inquiétudes... On s'interroge : 'N'ai-je pas passé sous silence la chose même que je voulais tenter de penser et de dire, et qui m'a échappé sous le tissu de mes discours réglés ?' » Telles étaient mes dispositions depuis le début des années 70. J'étais en posture d'interrogation, ayant pris conscience, à l'égard de ce que j'avais pu écrire, d'un essentiel inachèvement », (p. 19-20). Il s'agit ici d'un empêchement qui ne relève pas l'ordinaire du désordre des vies, ce n'est pas non plus l'inachèvement revendiqué plus tard comme constitutif d'un nouvel art d'écrire. Il est plutôt lié à un échec que Desanti explicite par des métaphores empruntées au registre de la luminosité et de la chasse : « Telle était un

---

<sup>25</sup> L'article d'André Pessel « Desanti lisant Spinoza », donne des indications précieuses sur un des versants de cette lecture (*Penser avec...* op.cit. p. 188-205).

<sup>26</sup> Il s'agit d'un genre qui obéit à ses codes et ses normes, auquel nombre de scientifiques, de penseurs et de philosophes se sont livrés sans s'y « livrer » vraiment. Ce genre, ici médiatisé par le présent vivant (certes ré-écrit) d'une correspondance nommément adressée, peut échapper à son rôle institutionnel et devenir le moyen d'un travail de la pensée, lorsque la pensée s'y met véritablement à l'épreuve et ne se contente pas de s'y délivrer réexposée ou de s'y reconstituer. Cette écriture de soi comme un autre, autre étant à prendre ici comme sujet constitué par l'acte de lecture, a pour effet, lorsque le travail d'écriture est puissant, qu'il fasse œuvre, voire chef-d'œuvre, loin en cela d'un simple témoignage à valeur documentaire (ce qu'il peut être par ailleurs).

peu mon inquiétude en ce temps. Je me demandais si quelque tremblement de lumière, né des objets qui m'avaient fait souci, ne m'avait pas rendu indistincte la chose même que je cherchais à voir, et qui s'absentait de mes paroles. Tel était le manque et l'inachèvement : un point de convergence qui fuyait une cible masquée. Reconnaître ce point et dénicher la cible, cela m'importait beaucoup » (p. 20).

Desanti a déjà vécu ces moments d'échec et à chaque fois la forme prise pour rebondir et en sortir a au contraire étendu le « différer » et brouillé les pistes. Dans « Phénoménologie des mathématiques »<sup>27</sup> il formule le constat d'un échec consécutif à la tentative de comprendre les idéalités mathématiques en utilisant le geste sauvegardé de la phénoménologie au-delà de Husserl : « Or il est arrivé qu'en chemin j'ai vu ce projet se défaire en raison même de ce que m'apprenait le contenu des analyses phénoménologiques que je mettais en œuvre. Il y avait donc quelque chose d'irréalisable dans ce projet d'une phénoménologie sans sujet transcendantal. Si bien que *j'ai dû proposer un autre chemin, que je n'ai pu cependant parcourir jusqu'au bout* » (p. 24, je souligne). La métaphore topologique indique les limites et les raisons de l'inaboutissement : si l'on suit le modèle de développement et de progression des idéalités, il est possible de procéder à l'instauration d'un nouveau mode de thématization qui reprendrait les gestes thématisés de rang inférieur, mais la fuite horizontale ou par déplacement de niveau n'est plus de circonstance, les images « déchirer », « creuser », souvent employées pour indiquer la nécessité de la dépossession par rapport à un sol faussement rassurant, et donc une tâche à accomplir, se substituent au registre métaphorique de l'horizontalité en proposant un registre de profondeur et d'organicité: « Peut-être aussi cherchait-il en moi, comme je le cherchais en lui, quelque point de lumière, un lieu d'origine d'où, si camouflé soit-il, sous l'ordonnance du discours *prend racine* le désir de penser et où *s'alimente sa force*. En cela, il venait au devant de mes inquiétudes » (p. DP 22, je souligne).

• *Les joies du détour et le choix des moyens*

On le voit, le travail de subjection se trame intersubjectivement, ce qui deviendra une condition de l'écriture philosophique pour Desanti comme le montrent les derniers ouvrages qui reformatent le genre de la « conversation ». La tentative n'est pas sans risque. Le poids de la culpabilité ou simplement de la mauvaise conscience d'avoir toujours « différé » continue à peser car la forme que va prendre l'anamnèse, nécessairement celle du récit, pourrait tout aussi bien s'avérer une nouvelle échappatoire. En effet il faut, pour répondre au point nodal du questionnement, procéder à un long détour, qui pourrait n'être qu'une dernière ruse dénégative, et Desanti, admet lucidement ce risque au moment où il formule les clauses du contrat conversationnel et amical qui le lie à son alter ego, après avoir proposé un premier repérage des questions essentielles en suspens:

Toutes (les questions qui te font souci) convergent vers ce point : que veut dire aujourd'hui, se tenir libre pour la philosophie, en ce temps où nous ne trouvons d'assurance ni dans les savoirs, ni, pour moi, et quelques autres, dans la foi ?

Tout cela pour te dire que je ne peux commencer d'aborder ces questions qui te préoccupent sans me mettre en mesure de pouvoir le faire.

De là le détour, que je prévois long, où il me faut d'abord m'engager. Peut-être (mais comment le savoir d'avance ?) occupera-t-il ces trois cent pages que tu m'as accordées. (p.33)

Sincérité ou ruse à l'égard de son interlocuteur ? Plutôt une ironie vis à vis de soi-même et facétie amicale ou malice bien propre aux manières et au personnage de Desanti. Pour mesurer la portée de l'effort, avant d'en effectuer le parcours, on peut se reporter à la fin du

---

<sup>27</sup> Conférence de 1985, voir la note 1 de la page 14 dans *Penser avec Desanti*, op. cit.

livre et notamment à ce qui est proposé « En manière de conclusion » où Desanti commence par énoncer toutes les fausses pistes ou les manœuvres dilatoires d'introspection rétrospective ou de déballage excessif qui lui auraient permis de tricher. Il ne s'est pas cru obligé de tout dire, l'exercice n'étant pas d'obtenir une satisfaction narcissique ni de régler des comptes. Il s'agissait de remettre en route la pensée, qui d'une certaine façon n'avait jamais vraiment renoncé mais s'était coupé les mains. Le pari consistait à mettre en œuvre les moyens de philosopher librement, et on peut dire à la lecture de l'ensemble : « pari tenu », même si Clavel n'était plus là pour pouvoir donner ce quitus à son ami. Restera à porter l'écriture philosophique (moyennant certes le détour de l'oralité) à la hauteur des exigences ici posées, sans ne plus avoir à revenir autant sur ses propres modes de constitution et surtout sur ses égarements. En effet l'examen de la croyance et de la pensée captive a occupé l'essentiel du détour. C'est en ce sens que le livre accompli donne un peu raison à l'interrogation de son incipit qui se demandait si le détour n'allait pas occuper tout le livre. Quand bien même, le déblaiement salvateur a mobilisé des régimes de pensée, explicité des schèmes opératoires, des diagrammes conceptuels qui constitueront autant de greffons pour les développements à venir (« Mais ce que j'ai essayé de dire de la façon dont il (ce champ réflexif captif) s'est montré nous apprend déjà quelque chose sur la structure des chemins s'y tracent » (p. 315).

On comprend alors que « le différer », tenu auparavant pour un obstacle, est devenu le trait de style d'une pensée qui accepte le caractère tortueux de son cours, conduit comme « à saut et à gambades » conceptuelles, simplement assuré que les enlacements ne sont que provisoires et qu'ils préparent en sous-main des fulgurances qui assurent cette pensée d'aller selon une orientation imprévisible quant aux chemins détournés qu'elle emprunte (les soudaines apparentes digressions fictives ou fictionnelles), mais assurée quant à son objectif (tenu par les nombreuses boucles, reprises, reformulation qui guident l'orientation du lecteur), et on aimerait dire, à la lire, rassurante (« Je ne savais pas, en commençant, que je parviendrais là ; seul m'a conduit le fil de mon discours » p. 314).

L'inachèvement est d'essence mais, cette fois, non comme le symptôme d'un empêchement qui s'ignore (« Il me faut maintenant rompre le fil » *ibid.*), mais plutôt comme le signe même du désordre des choses que le discours tente d'appriivoiser par des recoupements et des chevauchements partiels et presque aléatoires, comme à contre phase pour en mieux ressaisir le quelque chose, puisqu'on a définitivement renoncé à recouvrir le réel par un discours de maîtrise. Là encore, les conférences, entretiens et textes écrits entre 1982 et 1992 (parution de *Variation 1* sur le temps) ont servi de banc d'essai, de laboratoire pour cette nouvelle écriture philosophique, qui continuera à s'assurer en première personne tout en s'exemptant progressivement de l'autobiographique. Les trois derniers livres témoignent de ce que l'espérance formulée dans cette conclusion, qui est « en manière » de conclusion parce qu'elle ouvre plus qu'elle ne clôt, n'était pas vaine.

• *Devenir philosophe c'est apprendre à (se) lire (les philosophes)*

Il n'est pas question d'analyser ici l'ensemble du processus d'anamnèse accompli grâce au dispositif autobiographique. Je me limiterai à quelques remarques concernant ce qui nous occupe plus étroitement, le thème du sujet lecteur, qui s'est déplacé depuis la question « Que désigne Aristote ou Kant lorsque je les lis » vers une question plus intime : - Qui je suis moi qui les lit, ou -Que faut-il que Je sois, (« Je » soit) pour lire, être lu par ce que je lis, moi Jean-Toussaint Desanti ? Retrouver le programme de subjectivation suppose de parler en première personne et en son nom propre, c'est la seule façon de trouver le site où s'enracine le désir de philosopher qui a été trahi dans le geste même qui semblait l'accomplir, devenir professeur et savoir commenter des textes. Il faut donc rétro-activer, ce qui dans l'expérience de lecture a été éprouvé, puis manqué, et enfoui lors de l'arraisonnement par une pensée captive.

Dans *Un destin philosophique* l'expérience de lecture est introduite une première fois, (p. 131-142), avant d'être perlaborée de façon continue dans le chapitre VI (pp. 208-258). C'est la lecture de Spinoza qui convoque le jeune Desanti à sa vocation de philosophe, du moins c'est le Desanti de la maturité qui le restitue ainsi et nous venons de constater que le dispositif du récit qui en est fait relève d'une matrice mémorielle dont la structure narrative constituera un canevas constant lors des nombreuses restitutions qui en seront faites. D'autres expériences mémorielles ont constitué des scènes originaires (la vision des enfants juifs parqués sur une place de Paris avant leur déportation), déterminantes pour les choix éthiques, politiques, existentiels.

Nous sommes en présence de ce qu'on trouve constamment présent dans l'histoire de la philosophie : le récit de fondation de ce qu'on appelle dans ces occasions la « vocation » philosophique, une façon d'entendre des voix par invocations ou de recevoir des expériences perceptives de nature contemplative quasi extatique. Depuis le *Poème* de Parménide en passant par le dispositif d'éveil socratique dans les écrits de Platon jusqu'au poète où Descartes vécu une révélation soudaine et « de vision » du chemin d'accès à la vérité, jusqu'au lac d'Engadine où Nietzsche « visionna » l'éternel retour, la philosophie, jusque dans ses représentants les plus rationalistes, garde la trace d'un soubassement mythifié de son inspiration première et de la fondation pré-rationnelle de son fondement. Ici, une expérience sinon comparable, du moins qui joue le même rôle fonctionnel est présente : « Si je te raconte ces événements c'est pour essayer de découvrir les strates qui, peu à peu, et sans que je l'aie explicitement délibéré, m'ont porté vers la philosophie et m'ont conduit à prononcer pour moi-même, comme s'ils avaient leur poids d'évidence, ces mots : "Me voici désormais philosophe" » (p. 133).

Desanti raconte les épisodes de ses lectures de l'*Éthique*, en relation avec son condisciple Cuzin qui l'oriente pour qu'il se démarque de la lecture compactifiante où il suffirait de décrypter comme on le fait de hiéroglyphes le texte qui ne serait « rien d'autre que la connexion ouverte de ses structure, sous-structures etc. ». Cela était d'autant plus tentant que le texte et la formation de son lecteur le prédisposaient à décortiquer le tissu démonstratif, alors que l'inquiétude que la lecture avait éveillée supposait qu'il se laissât entamer dans sa « consistance de sujet », jusqu'à prendre conscience, dans l'acharnement patient des relecture qu'il était « .. en attente devant le projet de ma propre consistance ». Ce « se savoir philosophe » apparaît alors à Desanti, non comme la capacité à s'affermir dans la maîtrise de lecteur, mais dans le vécu « d'un état de suspens né d'une sorte d'incomplétude de la parole entendue et dite. C'était comme un effondrement de toute signification reçue ». Cela n'est pas sans risque et les engagements dans la résistance ont balayé l'hypothèque de retrait que cela comportait. Il en demeure une conviction profonde : « ... qui n'a pas fait l'épreuve de la cassure, qui n'a pas subi l'effondrement du sens reçu, qui ne cherche pas, à partir de cet état de retrait, à recouvrer le sens perdu, demeurera au bord de la philosophie, quand bien même il deviendrait expert en fait de "lecture de textes" »--un "expert" de plus, on n'en manque pas » (p. 142).

L'expérience de lecture ainsi vécue ne relève pas d'une *invocation* ni d'une *évocation* comme d'autres scènes de récit fondatrices d'un désir de philosopher, mais plutôt d'une *convocation* qui intime de se soumettre à cet impératif qui n'est pas moral, ni simplement psychologique mais, en quelque sorte, égologique pour autant que de lui un sujet tient sa consistance : « Et pour peu que ces points de lumière se rassemblent, surgit la forme contraignante d'un pouvoir de penser qu'on ne peut plus décliner » (p. 142). Et pourtant la dérobade eu bien lieu, et je n'en retracerai pas l'histoire qui fait l'objet de l'enquête la plus lucide dans ce livre.

Cette première séquence, placée sous le signe de l'anamnèse et d'une scène originaires se trouvera développée plus techniquement dans le chapitre IV. Elle s'y trouve reportée à cause des contraintes chronologiques imposées par le récit de vie mais surtout parce que les

engagement conduits pendant la guerre entraînent une morphologie nouvelle qui va engager le désir de philosophie dans une impasse sans qu'il s'y anéantisse pour autant : « l'exigence philosophique (donnons-lui ce nom) devait être détournée sans s'abolir tout à fait. » (p. 259).

L'examen des textes portant sur les idéalités mathématiques, puis du déplacement vers la question du statut des idéalités philosophiques a permis de donner une forme à cette résurgence et à en dessiner les prolongements jusqu'à la dynamique de pensée et d'écriture que cette assomption d'avoir à être philosophe n'ait plus à se dire prophétiquement, performativement, comme une prophétie auto réalisatrice (que je sois philosophe...« je suis philosophe »...tu l'est/il l'est) mais seulement à s'agir sans s'assagir dans la simplicité du consentement à soi.

#### 4. Le sujet écrivain : un philosophe écrivain ?

##### • *Du sujet-lecteur au sujet-scripteur*

Le sujet-lecteur s'est constitué dans un procès de subjectivation associé au champ de co-présence. L'exercice même de cette anamnèse fera de Desanti un sujet-scripteur qui ne restera pas prisonnier de la forme narrative ou du moins en explorera toutes les ressources, notamment celle de la fable, de la fiction, de l'expérience de pensée qui, toujours sous le nom de « variation » tiendront lieu et place de ce que la variation éidétique permettait en terme de détermination d'essence, sauf qu'ici le mode de généralité attendue sera plus modeste. C'est aussi la promesse d'un devenir auteur, c'est à dire un philosophe écrivain et, finalement pourquoi pas un philosophe écrivain?

Comprendre la genèse d'une posture de pensée, comprendre par quel chemin ce que l'on croit penser 'ce "contenu doctrinal"' précisément, est représenté comme pensable, c'est la chose la plus difficile qui soit et la plus nécessaire aussi. C'est cette question qui m'a inquiété ; et je crois qu'elle m'inquiète encore, dans d'autres champs maintenant, pour la part de temps qui me reste » (p. 313)

Répondre à l'inquiétude supposait cette « confession » qui n'est ni repentir suivi d'une rédemption, ni aveu collectif sous la question des compagnons de croyance, mais concession à soi-même, accueil de sa propre parole, dans un certain dénuement fait d'humilité sans humiliation, acceptation d'avoir à dire ce qui a rendu possible et impossible un dire singulier dont l'inquiétude anxieuse s'est vouée en une inquiétude peut-être joyeuse, qui pousse à philosopher. Il faudra dès lors renouer les fils, ceux des thématiques du temps, du champ symbolico-charnel, de la subjection, des corps, et les assembler au gré des canevas tissés au fil des occasions et des aléas de conversation.

##### • *En guise d'envoi, et pour rester vivant, saluons et réveillons le corps des morts*

Ainsi, comme un jalon vers ces textes dont je ne peux explorer la facture ici, pensons au très beau texte « épistolaire » écrit « pour » Michel Fenneteaux, intitulé « la transmission ou le réveil du corps des morts »<sup>28</sup>. Les guillemets à « épistolaire » s'imposent car ces textes à deux voix sont toujours dissymétriques puisqu'une sollicitation d'un interlocuteur, rédigée de façon assez courte, donne lieu à une lettre réponse de la part de Desanti sans qu'une discussion ne s'engage. Certes les traces de l'interlocution sont montrées dans le texte grâce aux formes diversifiées d'adresse qui lui conservent une allure polyphonique. Adresse certes effective, on peut croire que le destinataire a reçu cette réponse par la poste mais, désormais rendues

---

<sup>28</sup> Ce texte, daté du 9 mai 1995, paru dans *Césure*, N°8, septembre 1995, p. 74-91, est accessible en reproduction scannée sur le site des Amis de Desanti.

fictives, puisque les textes que nous relisons, que d'autres reliront après nous, abolissent la présence de leur auteur, mais aussi celle, déjà pour beaucoup échuë, de leurs interlocuteurs. Les « Conversations » avec Dominique-Antoine Grisoni, associées à l'ensemble de leurs rituels génétiques modifieront quelque peu ce dispositif et en étendront la portée, et non l'esprit, allant presque jusqu'à en faire un nouveau genre textuel.

Ce texte sur la transmission constitue un très bon exemple, car on y trouve en quelques pages tous les traits rhétorico-analytiques qui signeront la « nouvelle » et dernière manière de Desanti. Il reprend, à partir d'un angle à peine différent (c'est « la transmission » qui est le point topique et donc le fil directeur de l'analyse) mais par un autre biais la question de savoir ce qui intrigue l'exercice de lecture à une singularité pensante, à travers un développement dont l'indirection égare le lecteur, mais d'un égarement qui n'est pas de perte, car il se montre plein d'égards et guide attentivement son destinataire, certes en l'exposant à une déception de premier plan, mais qui n'est que la rançon d'une joie d'arrière plan pour nous qui nous mettons dans la posture du destinataire que nous sommes, nous, lecteurs anonymes, devenus lorsque nous découvrons, au fil du texte, qu'il est donné plus que ce qu'on attendait, et que, tout de même, une certaine réponse a été donnée, parfois « à côté » ou mieux, « de côté » à la question posée.

Desanti inaugure sa réponse en se demandant quelle était la nature du plaisir qu'éprouvaient ses étudiants lorsqu'il lisait Aristote avec eux, pour eux et arrive progressivement à la question centrale : « Qu'est qui peut manquer au champ présent de notre réciprocité pour qu'y germe le désir d'avoir à y réveiller le corps des morts ? Et que peut-on énoncer concernant ce « corps » réveillé ? » (p. 82) Il manque le site d'un corps où s'annonce un champ de présence. Par un travail de réduction conduite sur un cas fictif, il parvient à déterminer le concept de « champ de présence » en en proposant une modélisation sur un cas « réduit » :

Retenons cependant cette esquisse de conclusion, suggérée par le cas “pur” et “réduit”. Qui maintient l'intégrité de sa “peau” prend soin de l'altérité du monde ; et qui voit se maintenir l'altérité du monde prend soin de l'intégrité de “sa peau”. Deux exigences “duales” et qui se renouent au même point de détermination. Cela veut dire que si élémentaire et apparemment pauvre que se manifeste le champ de présence, il se déploie comme procès de transmission, c'est-à-dire comme domaine déterminé de composition de flèches de renvois signifiants. Le “présent”, n'est plein que comme lieu de passage, comme « transmis » et appelle vers quelque transmission » (p. 88)

Un vocabulaire, des schèmes de pensée dynamiques s'élaborent, et nous les verrons se reconfigurer et se recomposer de façon toujours plus complexe sous un même air de famille dans l'ensemble des textes et œuvres de la période suivante, ainsi assurés et rassurés sur le fait qu'une pensée neuve s'est fait jour.

A nous de nous y loger et de nous y « tenir », non comme auprès d'une pensée morte dont on se ferait le médecin légiste mais dans ce que le présent vivant de notre lecture peut restituer de la présence vivante d'une voix tue, celle de Jean-Toussaint Desanti :

Comme la “naturalité originare” des corps se constitue comme écart spatio-temporel, selon les formes de connexion des “flèches” des renvois signifiants, il nous faut encore ajouter ceci : *vivre au présent au voisinage des corps parlants exige le réveil des corps morts*. Il le faut, sinon la “matrice formelle” qui nous livre notre “nature” primordiale, devient inerte, et nous tous qui vivons ici maintenant, ne sommes plus que des fantômes de corps. » (p. 90, je souligne).

N'est-ce pas ce que j'ai tenté de faire au cours de cette réflexion ? Me rendre, vous rendre peut-être, plus vivants, en rendant vivant un entrelacs de textes-pensées qui rende dans l'après coup plus vivant le mort qui les a pensées, me conformant en cela à l'indication donnée par la formule frappée dans la phrase finale, en hommage et regret, de ma part, à ce qui n'eut pas lieu : « Persister à rester vivant, c'est toujours réveiller le corps des morts » (p. 91).

Recloses, 20 janvier 2017.